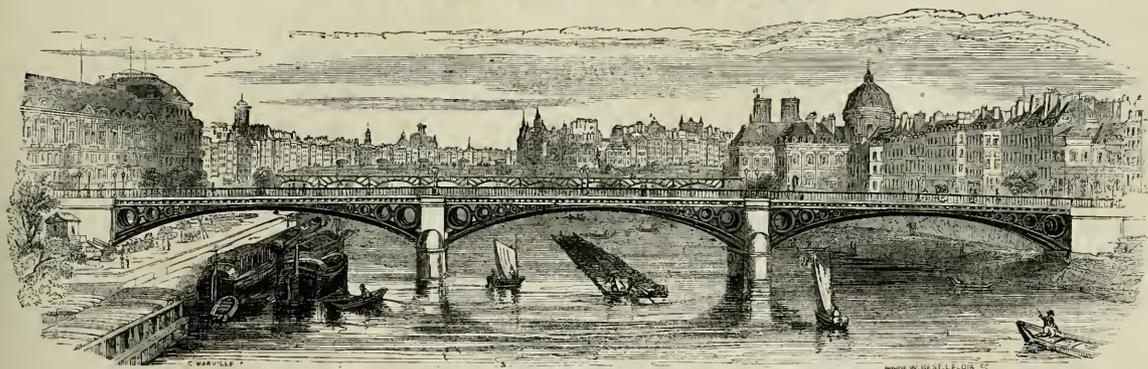


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 310. Vol. XII. — SAMEDI 3 FÉVRIER 1849.
 Bureaux: rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép., — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 30 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. Fermeture du club de la Fraternité. — Le 29 janvier. — Chronique musicale. — Courrier de Paris, Paris le 29 janvier; Entrée du bal de l'opéra. — L'art de fabriquer les livres, traduit de Washington Irving par M. Xavier Eyma. — Mouvement de la science et de l'industrie, par M. Cap. — Vocabulaire politique. Études par Valentin, huit gravures. — Les trois Épreuves, traduit de Tagliola par M. Léon de Wailly — Histoire illustrée de l'empereur Napoléon, quatre gravures. — Ouverture du Parlement à

Florence. Séance d'ouverture du parlement, d'après un croquis de M. Levasseur. — Quelques mots encore sur l'émancipation des femmes, par M. Alexandre Dufai. — Calendrier astronomique avec gravures. — Modes. — Rébus.

Histoire de la semaine.

La grande journée, la journée sinon aux émeutes, du moins aux précautions, de la semaine, vous sera racontée par un de nos collaborateurs. Il la racontera comme il l'a

jugé, comme il l'a appréciée, autrement, nous le prévoyons, que nous ne l'eussions appréciée et jugée, mais consciencieusement à coup sûr. Pour nous, prisonnier dans l'enceinte parlementaire, c'est uniquement l'histoire de la semaine parlementaire que nous vous raconterons.

L'Assemblée a continué la délibération sur la seconde lecture de la loi organique du conseil d'État et voté qu'elle passerait à la dernière délibération. Dans celle-ci, elle a supprimé la création, proposée par la commission, d'un commissaire général du gouvernement près le conseil, haut



Fermeture du Club de la Fraternité, rue Martel.

fonctionnaire dont l'emploi était, par ce projet et sans attendre la loi électorale, déclaré compatible avec le mandat de représentant. Elle a décidé en outre que les trente-deux conseillers d'Etat seraient nommés par l'Assemblée actuelle et que la prochaine Législative, dans les deux mois de son installation, tirerait au sort, sur ce nombre total, les seize membres qu'elle aurait à remplacer ou à réélire. Une troisième considérable minorité a voté pour que tous les choix fussent laissés à l'Assemblée législative, et ils invoquent à l'appui d'un opinion sage et réservée le texte de la Constitution, qui lui paraît favorable. Nous avons dit qu'il en avait été décidé autrement.

Judi de la semaine dernière a été apporté à la tribune le rapport si vivement attendu de M. Grévy sur la proposition de M. Râteau sur celles des représentations qui ont, comme lui, voulu assigner une date fixe à l'existence de l'Assemblée ou une limite au nombre de ses travaux. Le débat qui a lieu chaque jour, à l'ouverture des séances, de représentations qui viennent apporter, au nom de leurs concitoyens, des pétitions dans un sens ou dans un autre, mais toutes en vue de la décision que l'Assemblée est appelée à prendre, rendait celle-ci impatiente d'être mise à même de se prononcer. Comme on le savait d'avance par les noms des commissaires, les conclusions tendaient au réjet absolu de toutes les propositions; bien que, par conséquent, il n'y eût pas place à l'étonnement, l'émotion causée par cette lecture a été très vive, et quand on s'est ajourné à lundi pour la discussion, chacun s'attendait bien, sinon à ce qu'on a vu, du moins à une lutte parlementaire vive, acharnée. — Cette séance de jeudi demeurera dans les souvenirs de l'Assemblée, comme preuve de la persévérance des efforts de ceux qui croient devoir à l'intérieur de leur pays de conserver son mandat le plus longtemps possible. Ce même jour, M. Dezeimeris a présenté un rapport sur l'urgence de la proposition de M. Billault tendant à faire disparaître le budget des recettes avant celui des dépenses. Peut-être pensez-vous qu'il n'importe guère que les recettes soient devant ou bien qu'elles soient derrière. M. Billault, M. Dezeimeris et la commission au nom de laquelle l'honorable membre faisait son rapport ne sont pas de votre avis; et l'Assemblée a fixé à mercredi de cette semaine la discussion de la proposition elle-même. Toujours dans le même esprit d'opposition au ministère, ce même jeudi le président de l'Assemblée a dû mettre à l'ordre du jour des bureaux pour le lendemain, la nomination de deux commissaires par bureau pour examiner et établir le budget. Ne pas confondre avec la proposition de M. Billault, si un budget peut être rendu léger à force d'examinés, celui de 1849 ne devra pas peser une once. Ainsi soit-il.

Vendredi, a été apporté à l'Assemblée par M. le ministre de l'Intérieur un projet de loi contre les clubs, précédé d'un exposé des motifs avec demande d'urgence. Cette mesure aurait pu s'expliquer pour l'Assemblée par la protestation contre elle signée dans ces réunions à l'occasion du renvoi des accusés du 15 mai devant la haute cour nationale. Mais une raison d'Etat plus impérieuse avait fait au gouvernement une nécessité de cette présentation. Il était informé que certains clubs tramait un complot et excitaient des jeunes gens égarés à l'insurrection. Il a donc présenté le projet dont nous parlons et qui porte : « Les clubs seront interdits. Seront considérés comme clubs » toutes les réunions politiques qui se tiendraient périodiquement ou à des intervalles irréguliers pour la discussion de matières politiques. La majorité de l'Assemblée, distribuée dans ses bureaux, n'a pas pensé que ce projet réclamait l'urgence. C'est dans cet esprit qu'il ont été nommés les commissaires chargés de se prononcer sur cette première question; c'est dans ce sens que l'Assemblée elle-même, à la majorité de 418 voix contre 342, a voté sur cette préface de la discussion. Mais, quand il s'est agi de nommer des commissaires pour l'examen du projet de loi lui-même, bon nombre de ceux qui ne s'étaient pas montrés empressés pour la répression des clubs, a reconnu qu'il y avait quelque chose à faire, et une commission nouvelle a été nommée dans ce sens. Le ministre avait défendu l'urgence, en laissant à l'Assemblée la responsabilité d'un vote contraire; celle-ci ne l'ou avait tenu compte. C'était donc un échec. Mais une note insérée lundi matin au *Moniteur* a fait connaître que le président de la République entendait faire cause commune avec son cabinet. C'était une manière d'en appeler à la Chambre mieux inspirée. C'est alors, en effet, qu'est survenue la nomination de la seconde commission dont nous venons de parler.

Le samedi matin, l'Assemblée avait vu ses abords visités par une bande d'étudiants et de bohèmes, venant, disaient-ils, réclamer contre le cours de M. Lherminier. L'accès du pont de la Concorde leur avait été interdit, et les réclamaient s'en allèrent comme ils étaient venus, laissant toutefois une pétition entre les mains d'un représentant, M. Martin Bernard. La restauration de la chaire de philosophie du droit était une bonne chose. La reouverture du cours de M. Lherminier personnellement était une maladresse; le ministère l'avait commis et M. Lherminier l'a rachetée par sa démission.

Le même jour encore (comme les émanations se succèdent dans l'ère républicaine), le même jour M. le procureur général près la cour d'appel de Paris venait demander à l'Assemblée l'autorisation nécessaire pour poursuivre M. Prondhon à raison de deux articles du journal le *Peuple*. La majorité de l'Assemblée, par le choix de ses commissaires, a semblé reconnaître que M. Prondhon ne l'avait pas volé.

Le bouquet de la journée a été la demande de mise en accusation du ministère déposée sur le bureau de l'Assemblée par M. Ledru-Rollin et signée par lui et quarante-huit de ses collègues. Cette accusation était fondée sur la présentation de la loi relative aux clubs comme une tentative contre le droit constitutionnel de réunion. Les feuilles socialistes et démocrates engageaient les citoyens à imiter cet

exemple et à signer des pétitions à l'Assemblée dans ce but. Les députés signataires avaient demandé l'urgence et le renvoi aux bureaux. Puis ces messieurs, embarrassés de leur cause, la laissent à l'ensevelir dans l'oubli, quand, mercredi de cette semaine, un indiscret a eu la cruauté de poser à M. Ledru-Rollin la question embarrassante : « Et votre accusation? » M. Ledru-Rollin, ne sachant que dire, a cru devoir se fâcher, et, croyant se tirer d'affaire, il a fini par promettre une accusation supplémentaire. C'est un double embarras.

La séance de lundi a été ouverte sous de tristes auspices. L'appareil militaire qui de toutes parts entourait l'Assemblée semblait annoncer une de ces journées où les agitations du dehors correspondent aux orages du dehors. Ces précautions stratégiques ont précisément, à l'ouverture de la séance, été l'objet d'explications de la part de M. le président du conseil. M. Barrot a exposé les motifs de la récente décision à laquelle le gouvernement s'est arrêté au sujet de la garde mobile; il en a fait connaître le véritable esprit, mais en même temps il n'a pas dissimulé les fâcheuses complications qui ont dû en devenir la suite. Les éternels ennemis de l'ordre et de la société ne se sont que trop bien appliqués à exploiter en faveur de leurs passions et de leurs complots les mécontentements que produit toujours le refroidissement des intérêts individuels. Dans la nuit de dimanche à lundi, un rapport motivé par les informations les plus précises a fait savoir au gouvernement qu'il se tramait de coupables machinations.

Le devoir de l'autorité publique a été de prendre sans délai toutes les mesures indiquées par la prudence; elle a d'autant moins négligé ce devoir qu'elle aime mieux avoir à prévenir qu'à réprimer. Des troupes ont été immédiatement réparties sur tous les points qui pouvaient paraître menacés. En même temps, dès qu'il a été possible de se concerter avec le président de l'Assemblée, le gouvernement s'est empressé de lui remettre la direction des forces destinées à garantir la sécurité de l'enceinte législative.

Telles ont été les explications données par le président du conseil; il a terminé cet exposé par une profession de foi sur laquelle nous nous plaisions à insister, parce qu'elle est de nature à affranchir de toute inquiétude l'esprit des citoyens dévoués à la sainte cause de l'ordre et de la liberté. M. Odilon Barrot a déclaré que le pouvoir entre ses mains ne faillirait ni à la défense de la Constitution, ni à la répression de ces passions anarchiques et antisociales.

L'un des questionnaires de la chambre, M. Degoussé, a en suite fait part à l'Assemblée de faits qui lui paraissent avoir l'apparence d'un empiètement sur le droit de récusation attribué au président de l'Assemblée. Mais l'effet des explications qu'il avait données M. le ministre de la justice a été complet par M. le président lui-même.

Enfin la discussion s'est ouverte sur la proposition Râteau. On a regretté que les orateurs de la droite qui s'étaient fait inscrire avant plus consulté leur amour-propre que l'intérêt de leur cause, et que la parole n'eût pas été cédée à M. Dufaure, qui était disposé à parler. Au lieu de se fâcher devant lui, un jeune orateur, qui est monté plusieurs fois à la tribune, mais qui n'a su s'y faire écouter qu'une fois, M. Fresneau a été assez mal inspiré pour venir réciter des vieilleries injustes et blessantes pour l'administration dont M. Dufaure a fait partie. — M. Jules Favre, qui lui a succédé, a su tirer parti de cette faute. — Cet orateur de toutes les causes est le seul néanmoins qui, dans cette séance, ait prononcé un discours d'une véritable portée politique. La première partie, qui était longue, était fort belle; la seconde, qui laissait beaucoup plus à désirer comme logique, était malheureusement infiniment plus longue encore. Toutefois on devine avec quelles acclamations la Montagne a accueilli des sentences comme celles-ci : « L'Assemblée est éternelle, elle est vraie; savez-vous pourquoi? c'est qu'elle défend la République! »

« Votre retraite serait une défection, et peut-être une défection devant l'ennemi! »

« Nous avons à traverser des orages, il s'agit de savoir si le navire flotte et si les pilotes sont sûrs! »

« Chacun de ces attaques répondait aux acclamations des montagnards, et pourtant chacune de ces insinuations était une offense gratuite à des hommes qui ont pu se méprendre un moment sur les dispositions de l'Assemblée, qui ont pu se tromper dans quelques mesures, mais dont la loyauté est trop connue et trop bien établie pour n'être pas hors des atteintes de l'éloquence de M. Jules Favre.

M. Victor Hugo, M. Combarde de Leyval ont trouvé quelques arguments ingénieux, saisissants, en faveur de la proposition. Mais, comme M. Fresneau, M. Combarde de Leyval a commis une maladresse; le premier avait blessé M. Dufaure; le second n'a pas manqué le général Cavaignac, qu'il a appelé le vaincu du 10 Décembre. Le général a demandé vivement la parole. Il a parlé au milieu d'un profond silence, et il a parlé, comme toujours, avec précision, convenance et dignité. « Les vaincus, s'écria-t-il, s'il y en a eu dans cette occasion, ce sont les partis qui avaient spéculé sur la ruine de la République; pour moi, dans le résultat du suffrage universel, de cette solennelle épreuve que j'ai suivie avec respect, je n'ai eu qu'une victoire, la victoire de cette grande cause à laquelle j'ai dévoué ma vie. »

Cette déclaration ferme et g'renue au milieu des embarras, des périls même de la situation a provoqué de toutes parts des applaudissements et les plus vifs témoignages de sympathie. Ainsi nul n'ignorait désormais ce que nous savions déjà, c'est que le dévouement du général Cavaignac est acquis à la République sous les chefs qu'il a convenu ou qu'il lui conviendra au peuple de se donner, comme si lui-même était resté investi du commandement suprême.

L'émotion causée par cet incident a été profonde et a tenu quelques minutes les esprits en suspens. Puis la clôture a été prononcée, et, à l'occasion de la position de la question, M. de Lamartine a trouvé moyen, sans frais d'ar-

guments, de faire comprendre qu'il était favorable à un amendement à la proposition de M. Râteau. On est allé aux voix sur les conclusions de la commission. L'extrême gauche avait jugé d'un bon calcul d'abriter les votes sous le manteau d'un scrutin secret. On y a procédé par appel nominal, et, au dépouillement, terminée à huit heures un quart, il s'est trouvé 416 voix pour rejeter les conclusions Grévy, 405 seulement pour les adopter. La proposition Râteau a donc été admise à une seconde délibération à cinq jours de ce premier résultat. L'Assemblée s'est séparée dans une vive agitation.

Mardi les événements de la veille ont amené une discussion qui a rempli presque toute la séance. Les détails relatifs à l'investissement de l'Assemblée par la force armée, l'arrestation du colonel de la 6^e légion, M. Forestier, ont fait monter successivement à la tribune MM. Sarrans, Jeune, Guinard, Flocon et Théodore Bac. Un demande d'enquête, signée à peu près des mêmes noms apposés au bas de la demande de mise en accusation, a été déposée sur le bureau. Renvoyée aux bureaux pour examen d'urgence, contrairement aux prescriptions du règlement, cette proposition ne paraît pas devoir être prise en considération.

Mercredi également la proposition de M. Billault, administrativement combattue par M. Passy et défendue par les discours vides et compromettants de MM. Billault et Stourm, a été repoussée comme demande de prise en considération par 397 voix contre 390.

La veille, l'Assemblée avait commencé la discussion de la loi sur les droits de succession. Renvoyée à l'examen de la commission pour une question à résoudre, elle est revenue jeudi à l'ordre du jour de la Chambre.

L'Italie est le seul pays qui ait donné quelques nouvelles intéressantes. On les trouvera plus loin.

Nous rappelons aux abonnés qui n'ont pas encore renouvelé, les avis publiés dans le précédent numéro. — Les *Journées illustrées de la Révolution de 1818* ne peuvent plus être données en prime.

Le buste du général Damesme, que nous avons essayé de reproduire dans notre dernier numéro, et qui fait révéler avec tant de vérité et d'énergie les traits du brave général, se trouve chez Micheli, mouleur, rue de l'Odéon, 32. — Prix : 30 fr.

Le 29 Janvier.

L'Illustration se flatte d'avoir été assez clairvoyante depuis le 24 février, d'avoir assez hardiment protesté contre la folie des idées, les tentatives anarchiques des partis violents, l'imprévoyance ridicule des républicains exclusifs; elle croit avoir assez fait ses preuves de modération pour user du droit de dire librement ce qu'elle pense aujourd'hui du mouvement qui s'accomplit en France depuis le 20 décembre. C'était une pauvre et détestable politique, sans doute, que celle qui ne voulait point administrer la République acceptée et consentie que des hommes ayant donné des gages anciens à cette forme de gouvernement, et qui écartait, fait connaître par talent, l'instruction, l'expérience et des services rendus au pays sous d'autres régimes. Ceux qui excellent en ce moment d'une manière tout aussi absolue ce qu'on appelle les républicains de la veille, comme indignes de servir la République, qui ne s'enquerraient pas de leur valeur, mais de leur origine, ceux-là sont-ils plus sages et plus habiles? M. Léon Faucher est-il le dernier mot du goût et de l'esprit de conciliation que l'honnêteté publique réclame dans le gouvernement de la France? La vanité puérile de M. Léon Faucher peut l'abuser sur ce point en lui faisant croire qu'il est une sorte de redresseur de torts dont le courage excite l'admiration; mais les esprits justes et désintéressés ne voient en lui qu'un ministre pour rien, dépourvu de l'espoir de faire quelque bruit et de se placer dans l'estime d'un monde qu'il ne connaît pas, dont il voudrait se faire accepter et qui se moque de lui. — M. Léon Faucher, demandant, au sujet d'un candidat à une préfecture, « s'il a l'habitude du monde élégant, » ne fera pas croire qu'il ait lui-même l'habitude du monde élégant, et sa question n'est que le preuve.

Nous ne faisons pas une revue du ministère, ou nous connaissons des hommes d'une probité incontestable, d'une intelligence politique moins prouvée, mais parmi les-quelques pas équilibrés semblent, par une sorte de fatalité, n'avoir pas été mis à leur place. C'est ainsi qu'M. de Falloux, dont on se plaît à reconnaître l'intelligence, l'esprit et le talent, devrait être ailleurs qu'un ministre de l'instruction publique, toutes engagements de parti, d'opinion et d'éducation le compromettent plus qu'ils ne compromettent l'Université. M. de Tracy, un noble cœur, un patriote sincère, avait sa place marquée au ministère de l'agriculture, ou ses connaissances et son zèle pour les progrès de l'art, qui produit la plus grande richesse de ce pays, auraient rendu des services précieux. M. Laessle, qui porte un de ces noms qui obligent, et qui s'est rendu digne de son nom par l'intérêt qu'il a porté de tout temps à notre armée navale, était désigné pour le ministère occupé par M. de Tracy; il est ministre des travaux publics. Nous ne disons rien des autres.

M. Barrot seul est à sa place et digne de sa place; mais peut-être a-t-il accepté, avec la présidence du conseil, plus tôt qu'on ne demandait ses forces.

Personne ne conteste la loyauté de M. Barrot : c'est là sa gloire; mais M. Barrot n'a-t-il jamais connu parmi ses amis et ses alliés politiques des esprits forts qui se rient de la probité, que l'innocence importune et qui pensent volontiers comme le rustre d'Athènes à l'égard d'Aristide, des gens qui joueraient une intrigue sous le nom du juste, seulement pour se délasser de sa vertu et n'en plus entendre parler?

Nous craignons, au souvenir de ce qui se dit hautement depuis six semaines, au souvenir de ce qui s'est passé sur-tout depuis huit jours, que ce ne soit là le mot de la situation. Personne n'a oublié tous les bruits qu'on a essayé d'accréditer sur des projets de désordre et d'agitation. Une émeute d'écoliers protestant contre la restauration d'un professeur du Collège de France; des discours absurdes prononcés dans des banquets par des fous avinés, en présence de quelques femmes émancipées; et qui prolongent les journées de jeun ont rabaissés à un désordre vaincu ou mérité par la faculté donnée en désordre vaincu de maudire l'ordre public vainqueur; toutes ces circonstances exploitées avec une intention trop visible, afin de servir de prétexte à un projet de décret pour la suppression des clubs, présenté en termes très malhabiles par M. Léon Faucher, ne parvenait pas à exciter la moindre émotion sérieuse dans le public. M. le général Changarnier est, comme M. Léon Faucher, un personnage qui veut faire parler de lui et qui se plaint de la paix qui l'attache au rivage. M. Changarnier a cru trouver une bonne occasion de faire éclater son courage en précipitant la dissolution partielle de la garde mobile, qui n'a, comme on sait, d'existence légale que pour un an, c'est-à-dire jusqu'au mois de mars prochain. L'occasion était bonne en effet. Ce corps, dont la création, à son origine, a été un trait de génie politique, a rendu ensuite assez de services à l'ordre pour avoir le droit de se montrer susceptible et pour être blessé des procédés sommaires employés à son égard. Cette susceptibilité, à laquelle M. Changarnier, du reste, s'était attendu, puisqu'il avait d'avance aposté des gendarmes pour la réprimer, cette susceptibilité a éclaté dans une scène assez connue et donné lieu à l'arrestation d'un chef de bataillon de ce corps, M. Aladenize, un des compagnons du Président de la République dans l'échafaudage de Boulogne. Ce fait, diversement raconté, laissait encore Paris fort calme; mais il paraît qu'il avait causé une certaine agitation parmi les bataillons de la garde mobile, répartis, comme on sait, dans un grand nombre de casernes à Paris et hors de Paris, et, par conséquent, à supposer même des desseins contraires à la paix publique, pouvant être surveillés et arrêtés dans l'exécution par quelques compagnies des régiments de la garnison. Mais il paraît même que jamais ce danger n'a été sérieux, et que l'agitation n'a point songé à se produire autrement qu'en plaintes et en protestations verbales plus ou moins vives.

Cela ne faisait point l'affaire de ces fiévreux politiques qui veulent, à toute force, écraser l'émeute, et qui en feraient volontiers plutôt que de ne pas contenter leur envie.

Donc, lundi, à huit heures du matin, le rappel était battu dans tout Paris; toutes les troupes de la garnison et même des troupes mandées des environs de Paris étaient rangées en bataille sur tous les points stratégiques; les places importantes étaient hérissées de canons, et les sapeurs du génie s'établissaient autour de la Chambre dans les appartements disposés de manière à servir... à quoi? à l'attaque? non. A la défense? non plus.

Dépendant la population de Paris descendait dans la rue, on s'affordait, on s'interrogeait. Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? Que veut-on? Je ne sais pas. Quiconque a vu Paris dans les jours troubles, quiconque connaît la sensibilité de ce grand corps, peut dire ceci avec qui: Quand le Parisien entend battre le rappel et qu'il ne sait pas pourquoi, c'est qu'il n'y a rien.

Et la preuve qu'il n'y avait rien en effet, c'est que le rappel battu à diverses reprises depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi n'a pas fait sortir en armes 10,000 hommes des douze légions de la garde nationale parisienne.

Ceux qui veulent prétendre qu'on ne fait pas tout ce tapage, qu'on ne trouble pas toute une grande cité dans son repos, dans ses affaires, sans quelque intention, ceux qui se souviennent que même le gouvernement révolutionnaire avait juin ne se serait jamais permis une pareille plaisanterie, ceux qui ont observé toute la journée l'attitude de la population et son étonnement, surtout quand le tambour redoublait d'énergie vers deux heures, au moment où on devait être revenu de la peur, si on a pu peur, ceux-là dissimulent. On veut faire un coup d'État, contre l'Assemblée nationale. Ils disent cela dès le matin, en supposant que la garde nationale s'unissant à cette intention, descendrait en foule et ferait éclater sa haine du désordre en cris et en vœux contraires à la Constitution. A deux heures on entendait pour la troisième fois le rappel, ils croyaient à un dernier effort de la pensée séditieuse; à quatre heures ils jugeaient que le coup était manqué.

Dépendant les ministres, et nous ne doutons point de la bonne foi de quelques-uns d'entre eux, protestent contre la supposition des politiques de la place publique, mais le général Changarnier est encore dans les appartements de madame la duchesse de Montpensier.

Si on fait une enquête sur cette journée, on aura à rechercher pourquoi certains journaux, qui ne dissimulent pas le rôle qu'ils jouent dans l'intrigue, redoublent le matin de violence dans les inventions qu'ils créent pour exciter la passion publique contre des opinions et des partis toujours insensés, mais définitivement comptés; oh remarquera un article très sage de la *Presse* contenant des conseils au

peuple, conseils qui pouvaient devenir plus utiles ce jour-là même; on lira un article du *Constitutionnel*, le Moniteur de la chose en question, invitant l'Assemblée nationale à choisir pour sa dissolution le vote pacifique, et demandant à entendre qu'il y en avait une autre; et enfin le début du *Journal des Débats*, qui est une intuition prophétique, si l'on n'est pas la réponse à une confiance mal accueillie par la prodence politique qui préside à la rédaction de cette feuille: « Les 18 brumaire ne sont ni dans nos principes ni dans nos goûts. »

P...

Chronique musicale.

Le Théâtre-Italien a repris, la semaine dernière, un des meilleurs opéras-bouffons de Rossini, *l'Italiana in Algeri*. C'est une heureuse idée; ce sera sans doute aussi une bonne fortune pour ce théâtre. Il le mérite bien, car il fait les plus louables efforts pour l'obtenir. On a eu le plus grand plaisir à revoir cette délicieuse bouffonnerie, la plus parfaite peut-être qui soit sortie de la plume de l'illustre maestro. Rossini la composa pour le théâtre San-Benedetto de Venise en 1813. Il avait alors vingt et un ans. Dans la même année, et pour la même ville, il écrivit *Il Figlio per azzardo*, partition dont le titre même est resté peu connu, et *Tancredi*, dont, au contraire, l'immense succès à la Fenice plaça définitivement son auteur, quoique si jeune encore, au premier rang des compositeurs dramatiques de l'Italie. Tous ses rivaux darent dès ce moment s'incliner devant son génie. Cependant Paris résistait toujours son admiration exclusive aux ouvrages de Cimarosa et de Paisiello. Rossini jouissait depuis longtemps de la popularité la plus étendue en Italie, lorsque *l'Italiana in Algeri* fut pour la première fois représentée à Paris. Cette partition et celle de *l'Inganno felice* furent les premiers de ce maître que le public parisien eut occasion de connaître. Il les accueillit avec plus que de la froideur. Était-ce la faute du temps, ou bien celle de l'exécution? Les chanteurs qui les premiers interprétèrent à Paris *l'Italiana in Algeri* furent madame Ronzi Debegnis, MM. Bordogni, Debegnis et Barilli. On sait que ce fut Garcia qui fit enfin apprécier aux Parisiens la valeur véritable des compositions de Rossini, lorsque, par ses soins, *Il Barbieri di Siviglia* fut mis en scène au théâtre Louvois à la fin de 1819. Dès lors le nom de Rossini devint aussi populaire, son génie excita la même admiration en France qu'en Italie; et *l'Italiana in Algeri*, souvent représentée depuis avec des interprètes différents, y eut autant de succès que tous ses autres ouvrages. Il y avait maintenant quinze années qu'on n'avait exécuté celui-ci sur notre Théâtre-Italien. Les derniers chanteurs qui nous l'avaient fait entendre étaient Rubini, Tamburini, Santini et mademoiselle Ungler. Nous n'oublierions jamais les ravissantes soirées qu'on passait alors à ce théâtre. Et comme tous les anciens habitués de ce lieu de bonne compagnie ne l'ont pas déserté, nous en avons retrouvé plus d'un à la reprise de *l'Italiana in Algeri* qui se souvenait, ainsi que nous, de la dernière fois qu'il l'avait entendue, et de la Ungler, que tout le monde aimait tant alors, qui on aime bien encore, malgré qu'elle ait eu le cruel courage de dire adieu aux triomphes éclatants de la scène pour vivre plus paisiblement dans les joies plus intimes de la famille, et dans les délices, en quelque sorte égoïstes, d'une villégiature presque continuelle. Mais c'est du présent et non du passé qu'il nous faut parler dans notre Chronique. Le présent, après tout, n'a rien de triste à raconter. Faisons cependant observer que nous n'avons à nous occuper ici que du Théâtre-Italien et de la représentation de *l'Italiana in Algeri*. Or cette représentation a de tout point été satisfaisante. Mademoiselle Albani a chanté le rôle d'Isabella de manière à faire courir tout Paris au Théâtre-Italien, pour que les Parisiens soient encore gens à jour des plaisirs délicats, à goûter les pures récréations de l'art le plus enchanteur. Jamais le timbre de voix de l'éminente cantatrice n'a paru plus frais, plus sonore, plus ravissant; jamais elle n'a déployé plus de verve, plus de finesse dans sa vocalisation, ni plus de grâce, plus d'élegance dans les traits dont elle orne la mélodie. Ajoutons qu'elle a dit avec infiniment d'esprit toutes les phrases si spirituelles que le compositeur a semées en abondance dans cette charmante partition. Les applaudissements unanimes ont accompagné tous ses morceaux dans le courant de l'ouvrage, et l'air final lui a été redemandé. C'est au milieu d'un parterre de fleurs qu'il est venu le dire une seconde fois devant un auditoire enivré d'enthousiasme. M. Ronconi a rempli le rôle de Taddeo avec un entrain incroyable. Son jeu, son chant, son costume, sa tournure, sa physionomie, ses moindres allures, tout a été chez lui du grotesque le plus divertissant, de ce grotesque essentiellement italien, plein de rondour et de liberté, que les Italiens seuls savent faire accepter malgré son exagération. Le rire ne pouvait s'empêcher d'éclater. Aussi jamais M. Ronconi n'avait obtenu de succès plus décidé. M. Morelli s'est acquitté avec talent du personnage de Mustafa. Nous l'engageons seulement à ne pas penser de quelque temps à ses rôles du répertoire moderne, afin qu'il puisse donner à celui-ci toute la galté, tout l'esprit, toute la désinvolture qui lui conviennent. M. Bartolini a débüté dans le rôle de Lindoro. C'est la première fois, dit-on, que ce chanteur paraît sur un théâtre. Sa démarche, ses gestes, sa tenue à la scène le laissent assez voir. Mais le débütant n'en a pas moins reçu de notre public le meilleur accueil. Sa voix est des plus sympathiques, naturellement juste, flexible, agile, d'un timbre argentin délicieux. C'est un véritable *tenorino*, comme disent les Italiens; nous l'aimons mieux ainsi pourtant que s'il était un *rossozzo* comme il n'y en a que trop aujourd'hui. Le public avait tellement perdu l'habitude d'entendre chanter textuellement une partie de *tenor* écrite par Rossini, dans ses productions de demi-caractère ou tout à fait l'opéra, que, dès les premières phrases de l'air *Languir per*

una bella, si s'est empressé de témoigner sa surprise et son plaisir en les murmures les plus flatteurs, enfin par des battements de mains de très bon aloi. Ce premier succès de M. Bartolini est d'un excellent augure pour son avenir. Mademoiselle Bolognini, qui débütait aussi dans le rôle d'Elvira, mérite de sincères encouragements. En résumé, sous aucun rapport, la représentation de *l'Italiana in Algeri* n'a rien laissé à désirer. Le quatuor des *Starnuti* à fait rire tout comme autrefois, et tout comme autrefois on a fait répéter aussi le trio si singulièrement amusant de *Papataci*. Quant à la musique de Rossini, qu'on trouvait il y a trente ans si bruyante, si compliquée, si dépourvue de naturel et d'harmonie, elle a paru douce, simple, pleine de franchise, harmonieuse à réjouir l'oreille plus difficile. Quelques personnes ont même trouvé que l'instrumentation qu'on avait entendu *manquant d'énergie*. Les anciens diraient que cela ne prouve qu'une chose, c'est que les compositeurs italiens de la plus récente période ont fait avaler à nos oreilles des œuvres terriblement assaisonnées de piment et autres solanées musicales. Quoiqu'il en soit, nous remercions, pour notre part, la nouvelle administration du Théâtre-Italien de la reprise de *l'Italiana in Algeri*.

La seconde séance de la Société des concerts du Conservatoire avait attiré dimanche dernier un public tout aussi nombreux que la première, c'est-à-dire autant d'auditeurs que la salle de la rue Bergère en peut contenir. Le premier concert s'était terminé par la dernière symphonie de Beethoven, le concert suivant a commencé par la première, celle en *ut* majeur. On a pu de cette façon aisément mesurer la distance parcourue, et, pour ainsi parler, la révolution accomplie par cet astre lumineux qu'on nomme le génie de Beethoven. Ces deux symphonies marquent, l'une le point de départ, l'autre, le point d'arrivée. Autant le vaste plan, les pensées profondes de celle-ci, sont difficiles à saisir d'une seule audition, autant celle-là se fait au contraire comprendre de suite. Dans sa première symphonie, Beethoven, l'intelligence la plus indépendante qui fut jamais, semble néanmoins payer un tribut d'hommages aux maîtres qui l'ont précédé dans la carrière. Il se guide encore d'après leurs modèles; rien n'est plus sensible. On dirait qu'il tient, avant de secouer le joug des formes consacrées par eux, à leur prouver son respect, à montrer en même temps au monde que ce n'est ni par ignorance de ce qui leur est dû, ni par une vaine prétention à dépasser leurs œuvres, qu'il cessera bientôt de les imiter, mais par la puissance irrésistible de sa vocation supérieure. Il ne veut pas qu'on dise qu'il l'avance en aveugle, mais que les progrès qu'il fait faire à l'art sont de véritables progrès que tout le monde peut accepter comme tels sans aucun scrupule, car il l'élargit les voies de l'avenir qu'en s'appuyant sur la connaissance expresse des belles et bonnes traditions du passé. Mais quel espace immense entre la symphonie en *ut* majeur et la symphonie avec chœur! Jamais peut-être on n'avait pu s'en convaincre aussi bien qu'après les deux concerts que la Société du Conservatoire vient de donner à quinze jours d'intervalle. Dans celui dont nous avons particulièrement à parler aujourd'hui, la première symphonie de Beethoven a été suivie de la quatrième partie de *Christophe Colomb* de M. Félicien David. On doit adresser des éloges aux ordonnateurs du programme pour savoir ainsi faire la part aux compositeurs nouveaux à côté des maîtres dont les œuvres ont depuis longtemps reçu la sanction universelle. Si le public ne sait pas, lui, faire aux œuvres nouvelles un accueil aussi chaleureux qu'elles le méritent quelquefois, ce n'est pas une raison pour les exclure systématiquement comme on l'avait malheureusement fait jusqu'à présent aux concerts du Conservatoire. Nous avons ailleurs apprécié l'œuvre symphonie de M. Félicien David, nous ne ferons aujourd'hui que dire qu'elle a été la bienvenue dimanche, même après Beethoven; et que j'en est pas peu de chose. Un solo de flûte, délicieusement joué par M. Altès, a très agréablement reposé l'auditoire des sensations plus vives qu'il avait reçues jusque-là. Puis l'orchestre a exécuté la belle marche qui sert d'introduction au second acte de *Joseph*, de Méhul, immédiatement suivie de la prière des enfants d'Israël, ce chœur dont la musique respire toute la noble simplicité, la concision majestueuse de la poésie biblique. Enfin le concert s'est terminé par la cinquante et unième symphonie de Haydn. Ce n'est pas une de ses plus remarquables; mais le style toujours naïf, la forme toujours pure des œuvres de ce père de la symphonie feront éternellement plaisir et ne manquent jamais de produire une excellente impression du bien et de l'honnête chaque fois qu'on les entend.

Mademoiselle Teresa Milanollo a donné, la semaine passée également, son troisième concert. La salle Herz était littéralement comble. Le succès de la jeune virtuose, dont nous avons donné le portrait il y a quinze jours, a été plus grand encore qu'aux précédentes soirées. Nous n'avons qu'à répéter les éloges que nous lui avons déjà décernés, et qui sont dans toutes les bouches, ainsi que le lui témoignent les applaudissements qu'elle ne cesse de recevoir.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que la Société de musique classique viendra dimanche prochain, 4 février, à la salle Sx, la première des six matinées qu'elle annonce pour cet hiver. Nous aurons soin de n'y pas manquer, et de rendre compte de ses intéressantes séances, fréquentées tous les ans par tout ce qui se pique d'aimer la bonne musique et de s'en connaître.

G. B.

Courrier de Paris.

Encore une semaine qui a commencé par un jour d'alarmes; le tambour qui bat, les rues s'empressant de monde et de bruit, la ville en émoi, les femmes entr'ouvrant leur croisée et interrogeant du regard le passant qui file et le soldat immobile sous les armes, puis le grand chapitre des informations: « Que dit-on? qu'est-il arrivé? que se passe-

l-il ? » Aussi bien c'est la notre vie depuis longtemps, à nous autres Parisiens, et nous commençons à nous y faire ; même on s'arrange à ce point que ce tumulte du moment et cette angoisse passagère ne changent rien au programme de la saison. A la politique nous abandonnons la grasse matinée ; c'est bien le moins que nous réservions pour des exercices plus salutaires le peu d'heures qu'elle ne saurait dévorer. Voilà comment il se fait que dans cette cité épicurienne et platonicienne, enthousiaste et sceptique, il s'opère un mélange toujours nouveau, toujours le même, des barangues, des fêtes, des comédies, des prises d'armes, des bals et des patrouilles.

Au bout d'une journée en proie à tous les ouragans politiques, vous retrouvez le salon souriant, peuple de beautés à la Dubuffe ou de charmantes vignettes anglaises ; on s'efforce d'oublier les tristesses de la situation dans les tortures de la toilette ; et, s'il arrive à quelqu'un de ces messieurs d'alléguer les soucis parlementaires pour excuse d'une physionomie trop maussade, aussitôt ces dames de répondre, en montrant les pures qui les emprisonnent : Est-ce que nous sommes sur des roses ?

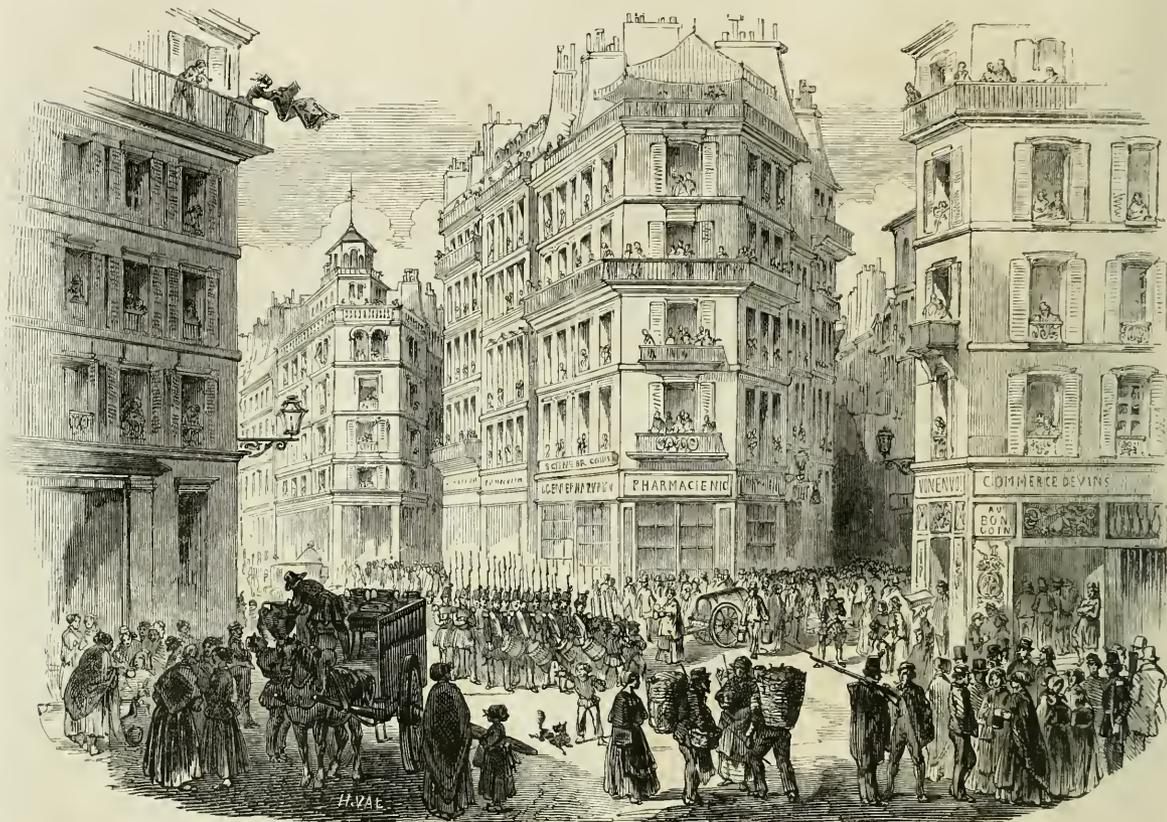
Au milieu de ce luxe écrasant et de cette magnificence

californienne, combien de faineurs de mauvais horoscopes qui ne manquent pas cette occasion de s'écrier : O siècle ! ô mœurs ! Comment songer à ces dissipations en présence des maux qui nous assiegent, quand l'ardeur révolutionnaire fait de la société une arène, en attendant que le choléra, qui s'approche, la change en hospice ? Au surplus, ce luxe est menteur, et nous sommes tous à quel prix on le paye ; tout ce beau monde troque ses hôtels contre de petites maisons, il se nourrit au meilleur marché possible ; le boudoir rayonne, mais la cuisine est froide ; je vous dis que cette misère est fastidieuse et ce fêste misérable ; on mange dans le ruzé, on ne lit plus qu'au ralenti, on se cotise pour une loge, et cette opulence fictive cache une indigence tremblante. — Ainsi parlent les moralistes maniques et nos modernes Catons *du titre*, et c'est à peine si les fêtes dites de bienfaisance trouvent grâce devant leur sévérité.

Dependant on ne saurait trop apprécier l'étendue des sacrifices que ces sortes de fêtes imposent aux bienfaitrices qui les hantent. Prenons pour exemple le bal charitable annoncé pour ce soir au Jardin-d'Hyver. N'est-il pas très méritoire de payer vingt francs le privilège d'aller chercher

une salle de danse au milieu des Champs-Élysées, et probablement par une pluie battante ? Certainement vous y trouverez le dédommagement d'une température sénégalienne en janvier et d'un ciel de cristal orné de bougies pour étoiles ; comme délassement et suris à notre politique d'aveugles, vous n'y entendrez pas une musique de sourds, puisque c'est Strass qui vous donne les violons ; mais, pour affronter aujourd'hui tant de bonheurs à la fois, encore faut-il se sentir au cœur le stimulant d'une bonne action.

On vous a dit, et on ne saurait trop redire que cette société philanthropique réunira l'élite des arts et de la littérature, et qu'elle est donnée au profit de leur caisse de secours. Il est impossible qu'il ne se retrouve pas des riches pour cette circonstance, et leur obolo d'or ne saurait être mieux placé. Songez à la misère de ce peuple des artistes qu'un spirituel écrivain (Léon Gozlan), a si bien nommé le peuple-roi. Roi toujours couronné et toujours déshérité, qui n'a ni fermes ni rentes et qui bat si durement monnaie avec son front. Roi serait-ce que pour la rareté du fait, il faut que la palme des fêtes de cet hiver soit acquise à la nôtre et qu'elle soit la plus courue comme elle est la plus digne.



Paris le 29 janvier 1849.

C'est en vain qu'on lui opposerait la concurrence du bal de l'Opéra, dont les bacchanales seront célébrées dans la même nuit ; vous savez trop bien que la bonne compagnie ne se glisse plus qu'à la derobée à ce bal masqué, dont elle va voir les habitués une fois l'an, à peu près comme on va voir les habitants du Jardin-des-Plantes. Le spectacle s'y compose invariablement des mêmes déguisements, barbes postiches et faux nez, et des mêmes convulsions sous prétexte de danses... Le bal masqué ! mais c'est un gentilhomme aussi déchu que tous les autres ; sa verve est une grimace, sa grâce une gambade, sa parole un hurlement. Ensuite il y a d'heureuses imaginations qui savent tout restituer, et Boleau a dit avant nous :

Il n'est point de monstre odieux

Qui par l'art embelli ne puisse plaire aux yeux.

J'en atteste le présent croquis de notre très habile dessinateur, M. Valentin.

Naguère encore, de ces jeunes gens porteurs de noms graves, mais de mœurs frivoles, ont essayé de ressusciter l'ancien bal masqué et de lui rendre la primitive élégance de ses allures et la séduction de ses précédés, mais cette tentative de restauration n'a pas réussi, pas plus que celle qui voudrait mettre aujourd'hui du rouge et des moules à notre jeune République. Vous savez en effet, ou plutôt vous ne savez pas, que nous possédons depuis hier une nouvelle édition de la jeunesse dorée de l'an VIII, dont la foule des

gentilshommes de *Strass* menace de grossir les rangs. Ils n'ont pas encore repris les oreilles de chien et les cadencettes, et ils n'habitent pas l'habit bleu-barbeau, cet habit monarchique égayé d'un triple rang de boutons historiques, c'est seulement au langage qu'on les reconnaît. Ce sont des Français du bon temps et de la vieille roche qui ne jurent que par *ventre-saint-gris* et *foie de gentilhomme* ; ils tutoient leurs gens, qu'ils intiment Comtois ou Lalleur, comme font les jeunes premiers dans les vieilles comédies ; pour eux la rue de Lille est toujours la rue de Bourbon, et la rue Lafitte n'a pas cessé de s'appeler d'Artois. Au sortir d'un souper-régence, ou ils ont fait ripaille avec des *coiffelettes* à la *Soubise* et des *suprêmes* à la *Richelieu*, ils veulent de rosser le guet pour faire mettre les bourgeois aux fenêtres, et en attendant ils se font loger à Clichy, qu'ils appellent le fort-Lévéque. Ces excentricités de quelques étonnés sont du reste sévèrement blâmées par les politiques de la noble tribu, qui se contentent de garder la religion des souvenirs et de pratiquer le pèlerinage au delà du Rhin.

Exposition, voilà le mot que février remet ordinairement à la mode. Alors le peintre espère, le sculpteur rêve un prix à ses travaux ; le critique taille sa plume, et l'homme du monde, le riche et l'amateur, ouvrent leur portefeuille et se disposent à enrichir leur musée ; mais ne se dit-on pas déjà que si les ateliers regorgent, les coffres-forts sont vides, sans compter que l'exposition de l'industrie enlève à celle des arts le peu de loisir et d'attention qui nous res-

tent. Depuis tantôt une année, ce ne sont pas d'ailleurs ces sortes de spectacles dont l'absence s'est fait regretter, et, au milieu du désastre des grèves et des chômages, on ne saurait déplorer la disette des produits. Livres, tableaux, statues, meubles et maisons ornées de leurs écritures, ce n'expose-t-on pas ? Hélas ! nous disait hier une des victimes de ce paupérisme, il n'y a tant d'expositions que depuis qu'il n'y a plus d'acheteurs.

On serait tenté de croire que l'or et l'argent ne se laissent plus voir que sur les tapis verts ; s'il ne restait plus qu'unécu au monde, s'avez assuré qu'on le retrouverait dans un tripot. Depuis que les maisons de jeu publiques ont été fermées, il se passe peu de jours sans que la police fasse la découverte de quelqu'un de ces *cafers du bon ton*, comme disent nos voisins d'outre-mer. Si les revenus de ces parages cessent raoutier ce qu'il y ont vu, ils en forment sans doute des récits enchanteurs, si bien que la plupart de ces victimes manquent rarement d'alléguer pour excuse la surprise faite à leur bonne foi. « Un tripot ! grand Dieu ! Tant de belles personnes, éblouissantes de satin, de pierres et de velours, la splendeur du local, la distinction de l'assistance, qui ne se serait crié dans quelque raout diplomatique ? — A la bonne heure ; mais vous avez joué ? — En effet, cela m'arrive quelquefois. J'ai joué le lansquenet comme en le joue chez M. de C. et chez lord N. Seulement, plus heureux que dans ce beau monde, j'ai gagné quelques sous. — Fort bien ; vous êtes la *mouche* qui l'on car-se

avant de l'occire, et vous ne connaissez pas les *araignées* qui s'approprient à vous dévorer. » La poire d'angoisse pour ces pauvres mouches qui n'échappent aux araignées que pour tomber dans les toiles de la justice, c'est qu'il faut décliner leurs noms et qualités et se voir concher sur ce terrible lit de Procuste qu'on appelle un procès-verbal, en attendant les désagréments de la publicité en police correctionnelle.

Un très aimable et très spirituel voyageur raconte comment, à son arrivée à Constantinople, il a perçu dans les eaux du Bosphore quelque chose de long et de noir que venait de soulever la roue du *steamer* qui l'emportait vers ces rives fortunées. — « Laissons passer, lui dit alors son voisin, laissons passer la justice du sultan ! » Et il sembla à notre voyageur que dans cette espèce d'outre noire qui surnageait, une forme humaine s'agitait et palpitait encore. Le crime affreux dont la découverte vient d'épouvanter la capitale paraît avoir été exécuté d'après ces procédés turcs. Seulement l'auteur en-

core anonyme de cet horrible assassinat y a joint les raffinements d'une barbarie extrême. La pratique de cet insensé rappelle des théories indiquées dans certains romans-fantômes. On ne sait sur quels indices la rumeur publique a reconnu la trace d'un criminel appartenant à la classe élevée de la société. On compte bien que la justice saura retrouver les éléments d'un drame domestique dans ces lambeaux humains et pénétrer le mystère de ces horreurs. En attendant le dénouement providentiel, les imaginations rêveuses ou malades grossissent à l'envi cette lamentable histoire des épisodes les plus propres à l'assombrir. Quant aux incrédules, ils s'autorisent des divers précédents pour attribuer cette coupable action à quelque rustre d'apprenti-chirurgien fort embarrassé de se défaire honnêtement d'une marchandise humaine qui lui aurait dépeçée dans l'intérêt de la science.

Après cet emprunt à la chronique des tribunaux, nous irons, sans autre transition, sur les brisées de notre colla-

borateur de la chronique musicale, M. Georges Bousquet, qui voudra bien nous pardonner cette usurpation. Il s'agit d'un nom fait pour réveiller le souvenir de l'un des plus beaux talents qui aient brillé sur la scène des Bouffes : c'est mademoiselle Nakli, charmante cantatrice que l'auditoire d'élite accouru au concert de mademoiselle Milaello a couvert d'applaudissements. Les vieux connaisseurs, ceux qui datent de la Restauration, ont trouvé la virtuose tout à fait digne de son nom ; quant aux plus jeunes, qui eux sont pas les moins compétents, ils ont eu revu Jenny Colon en personne : c'était la même voix étendue et sonore, même sûreté de goût, même agilité d'exécution ; l'illusion était complète, si bien qu'après avoir entendu mademoiselle Nakli dans les romances d'Henriot et dans le plus brillant solo des *Mousquetaires* d'Halévy, on se disait que la nouvelle cantatrice avait sa place marquée à l'Opéra-Comique. Avis à M. Perrot.

Le Théâtre-Français est infatigable. Rien ne l'étonne,



Entrée du bal de l'Opéra.

rien ne l'arrête au milieu du flux et reflux de l'écoute et du tambour qui bat le rappel à ses oreilles ; il a perdu cette prudence de vieillard qu'on lui reprochait jadis, il a retrouvé toute l'activité fiévreuse de la jeunesse. Il ne laisse guère passer de soirees sans fêter à sa manière l'ancien répertoire, et en même temps il s'accorde au proverbe : *Tout nouveau, tout beau*. Dans son ardeur, il lutte de vitesse avec le Gymnase et le Montoisier, et sur ses planches glorieuses les comédies se succèdent comme de simples vaudevilles. Il est vrai que la confusion est presque inévitable ; et, par exemple, sans la rime et si ce n'était la sienne illustre où figure la *Double Leçon* de M. d'Épagoy, il serait difficile de désigner le genre et le sexe de son nouvel ouvrage. Quant à l'âge, on reconnaît tout de suite à certains signes que la comédie ou le vaudeville, ou le proverbe de M. d'Épagoy remonte déjà à une certaine antiquité : il porte des marques visibles de décrépitude, et il est évident qu'il s'est perdu pendant longues années dans les cartons de la Comédie-Française. Je ne figure l'auteur (c'est une simple conjecture) réclamant contre un injuste oubli ; après vingt ans d'attente, il insiste, il se plaint de n'être pas joué ou plutôt d'être trop complètement joué ; à quoi on lui a ré-

pondu : « Patience, votre tour viendra ; laissez-nous écouter nos derniers chefs-d'œuvre : les *Frais de la Guerre*, la *Corruption* et *Bon gré mal gré* ; votre *Double Leçon* ne saurait rien perdre pour attendre. » Puissamment raisonné pour un comédien, et l'on ne comprend guère, après avoir lu la pièce, pourquoi l'auteur était si pressé ; sa *Double Leçon* est de tous les temps, et nos fils l'eussent aussi bien accueillie que leurs pères.

Voici donc un hodoïre où madame la comtesse est rêveuse et agitée. On veut lire, on ne peut pas lire ; on voudrait chiffonner sa broderie, mais il s'agit bien de broderie ! n'a-t-on pas tout autre martel en tête ? Fort bien, se dit M. le comte, qui est horriblement myope, ma femme a ses vapeurs. Au moment où M. le comte fait cette belle découverte, Gerbeau, son fermier, en a fait une autre : c'est pourquoi il vient réclamer de son maître un bon conseil. Le mal dont souffre la comtesse, ne voilà-t-il pas que Charlotte, la femme de Gerbeau, en est atteinte ? Son appétit, sa santé, sa santé, Charlotte a tout perdu, que faire ? « M'est avis, dit le rustaud dans son patois, que ma femme a un galant ! » Vous comprenez qu'il n'en faut pas davantage pour que le comte commence à voir clair aux vapeurs

de madame. « Il y a donc aussi pour elle quelque chérubin sous jeu ! » c'est une opinion qui lui vient par comparaison, ou, comme dit Gros-René, par similitude. S'il y avait ici deux amants en campagne, et si chacune avait son chacun, je ne sais pas trop comment les deux maris s'en tireraient les bagues sauvées ; mais il n'y a qu'un amoureux pour ces belles amours, un seul héros suffit à ce double roman, et c'est le même Arthur qui trouble le cœur de madame et ôte à Charlotte son appétit. Quand les maris se sentent si beau jeu, ils vont s'armer, celui-ci d'un pistolet et l'autre d'une gante, et l'amant se cache sur un balcon pour échapper à ses ennemis. Au même instant, les confidences des deux femmes vont leur train, et il en résulte pour le malcontenteur galant une signification de congé. La leçon est ainsi toute simple, il nous manque encore l'épisode qui la rendra double : la double leçon ! Diable, n'en ayons pas le démenti. L'épisode est tout à fait digne de la vieille comédie en ce qu'il ressuscite la soubrette. On ne croyait presque plus à ce démon moitié femme et moitié serpent à sonnettes, à cette sienne d'antichambre ; mais quelle autre qu'une soubrette arracherait notre officier au danger de sa situation ? Dans l'intérêt de la morale et pour le parachèvement

de la *Double Leçon*, on veut bien que l'honneur de ces dames soit sans tache; mais, en notre qualité d'auteur comique, ce n'est pas l'amant éconduit qui doit égarer tout dévouement par une retraite risible. La soubrette sait trop bien son métier; elle connaît trop pertinemment la jurisprudence des ruelles pour ne pas faire justice éclatante de ces maris sauvés malgré eux, malgré leurs femmes, malgré tout. C'est en touchant la corde de leur vanité qu'elle a fait sonner les grolots de leurs ridicules. On a un peu ri, un peu grondé, un peu applaudi; bref, c'est un succès qui n'a été douté pour personne, excepté peut-être par le caissier de la comédie.

Restent madame Larifa du théâtre des Variétés et le *Genre aux Epinards* de la Montaner, deux vaudevilles de la même farine. Madame Larifa est jeune et jolie et veuve, et prend des pensionnaires; mais elle a de la vertu, et à toutes les déclarations de ses locataires, elle répond par cet air connu : *Larifa ha fla*. Amiee d'un jeune peintre, sans son ni maille, et courtisée par un étudiant aveugle, non moins ladre que jofiflu, elle pousse les dettes de lui avec l'argent de l'antre, et finit par convoler en secondes noces avec ce râpin qui est son neveu. Cette petite pièce n'a ni queue ni tête, ni commencement ni fin, mais *Larifa ha fla*, voilà un mot qui répond à tout. Le *Gratte-pât* d'Hoffmann est un acteur bien drôle, et M. Lévassor est un drôle d'acteur dans le *Genre aux Epinards*. Cependant on était la nécessité de mettre à cette sauce grossière de la farine et du quolibet la jolie comédie de M. Sanson : *La Belle-mère et le Genre?*

Ph. B.

L'art de fabriquer les Livres.

TRADUIT DE WASHINGTON IRVING

Washington Irving est le compatriote de Fenimore Cooper, et son heureux rival au delà de l'Atlantique. Son nom, quoique connu avantagement en France, y est moins populaire que celui de Cooper. Ses ouvrages, non les moins avec regret, sont peu répandus parmi nous. D'où vient cela? Je ne saurais le dire. Washington Irving a moins d'imagination que l'auteur des *Mohicans*, il a moins de cet extérieur qui charme et séduit la masse des lecteurs; mais il possède incontestablement des qualités bien supérieures à celle-là. Finesse d'esprit, observation sûre, philosophie douce mais un peu railleuse, style élégant, simple, varié et facile, tels sont les caractères principaux de cet écrivain. Homme de fantaisie, mais de fantaisie sage, s'il est possible de le dire, et craintif en quelque sorte dans cette voie où l'imagination peut tout oser; cherchant au bout du fantastique même, la raison et des leçons pour l'humanité. Voyager intrépide et passionnément épris du mouvement et du renouvellement des sites, des panoramas, des mœurs et des caractères des peuples, comme il le dit lui-même, ses œuvres sont pour la plupart le reflet d'impressions puisées hors de son pays natal; il ne semble pas qu'il ait rien écrit dans le silence du cabinet. Les *Contes de l'Alambrak*, l'*Album de Geoffrey Crayon*, les *Voyages dans les Montagnes rocheuses* sont là pour l'attester. Peut-être aurons-nous la chance un jour, ici ou ailleurs, d'étudier dans son ensemble la physiologie littéraire de ce charmant écrivain. Qu'il nous soit permis aujourd'hui de rappeler seulement quelques-uns de ses titres, à la gloire dont il jouit dans son pays natal, et à la popularité que nous aimerions à lui voir en France, à côté de tant d'autres écrivains étrangers qui ont conquis leur nationalité littéraire parmi nous. Aux très nombreux ouvrages que nous venons de citer, il faut ajouter une histoire moitié pittoresque, moitié fantaisique de New-York, ou la verte abonde, ou l'esprit déborde; le *Salmagandis*, qui est une suite d'esquisses et de portraits, ou le *Verbe de Sterne*, la manière d'Hoffmann, la délicatesse d'Addison et la sensibilité de Goldsmith se confondent; l'*Histoire de Christophe Colomb*, grandes et belles pages; *Bracebridge-Hall*, étude complète et spirituelle des mœurs anglaises; la *Chronique de la conquête de Grenade*.

De tous ses ouvrages, celui qui obtint le succès le plus éclatant, en Amérique et en Angleterre en même temps, c'est l'*Album de Geoffrey Crayon*, auquel nous empruntons l'esquisse charmante que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs. Washington Irving avait un peu sa vengance contre la critique anglaise des sarcasmes dont la littérature américaine avait été l'objet de sa part, et cette page de l'*Album* intitulée *L'Art de fabriquer les Livres* est un des traits qui lui lança contre ses adversaires. Ces pages ont quelque chose de si bien applicable à nos littérateurs d'aujourd'hui, en France, et nous leur avons trouvé un air d'après et d'actualité si évident, que nous nous sommes donné le plaisir de nous faire l'écho de cette satire de bon goût, et pleine de convenance en même temps que d'esprit.

Si cette sentence sévère de Synésius est vraie « que ce n'est pas le plus grand crime de dévaler aux « morts leurs travaux que de leur voler leurs lo- « bis », qu'advient-il de la plupart de nos « écrivains ? (BUTTS.)

Bien souvent je m'étais étonné de l'extrême fécondité de l'imprimerie, et je ne concevais pas comment tant de cerveaux sur lesquels la nature semble avoir jeté l'anathème de la stérilité, pussent accoucher de si volumineuses productions. Mais c'est la destinée de l'homme, à mesure qu'il avance dans le voyage de la vie, de voir disparaître autour de lui les sujets de son étonnement, et de trouver sans cesse les causes les plus simples à ce qu'il avait l'habitude de considérer comme des prodiges. Ainsi, m'est-il arrivé, pendant mes excursions dans la grande métropole, d'assister à un spectacle qui me révéla quelques-uns des

mystères du métier littéraire, et fit enfin cesser mon étonnement.

Un matin d'été, je flânais dans les grands salons du musée anglais, nonchalamment, ainsi qu'on peut le faire dans un musée par un temps chaud, tantôt me penchant sur les cases de vitres où sont enfermés les minéraux, tantôt cherchant à déchiffrer des hiéroglyphes sur une momie égyptienne, tantôt essayant, avec presque autant de succès, à comprendre les peintures allégoriques des hauts plafonds. Tout en flânant ainsi, mon attention s'arrêta sur une porte éloignée, au bout d'une longue enfilade d'appartements. Cette porte était fermée, mais de temps en temps elle s'ouvrait pour donner passage à des êtres étranges, généralement habillés de noir, et qui se glissaient à travers les pièces sans s'inquiéter des objets qui les entouraient. Il y avait dans tout cela un air de mystère qui piqua ma curiosité endormie, et le désir de franchir ce détroit pour explorer les régions inconnues qui se trouvaient au delà. La porte cédait sous ma main aussi facilement que les portes des châteaux enchantés s'ouvraient devant les chevaliers errants. Je me trouvai alors dans une pièce spacieuse, entourée de larges casiers surchargés de vieux livres. Au-dessus de ces casiers, et juste au-dessous de la corniche étaient rangés une quantité de portraits noircis d'anciens auteurs. Au milieu de la pièce, de longues tables et tout ce qui fallait pour lire et pour écrire; autour de ces tables étaient assis plusieurs individus, blêmes, studieux, absorbés, le front collé sur des volumes poudreux, feuilletant, foilant des manuscrits vermoreux, et y puisant de nombreux notes.

Le silence le plus complet régnait dans ce mystérieux appartement; on n'entendait que le grincement des plumes courant sur les feuilles de papier, ou, par moment, le profond gemissement que poussait quelqu'un de ces savants, quand il changeait de position pour tourner la page d'un vieux in-folio; bruit causé sans doute par les fasciosties et les vents que produisent assez ordinairement dans l'estomac les recherches studieuses. De temps à autre, un de ces individus écrivait quelque chose sur un petit morceau de papier, puis soulevait, alors apparaissait un domestique qui prenait le papier, sans desserrer les dents, s'enfuit de la chambre, et revenait bientôt chargé d'énormes volumes sur lesquels l'autre se précipitait, dents et ongles, avec une vocifération d'affamé. Je ne doutai pas plus longtemps que je ne fusse au milieu d'une troupe de magiciens, complètement absorbés dans l'étude des sciences occultes. Ce spectacle me rappela un vieux conte arabe d'un philosophe qui s'était enfermé dans une bibliothèque enchantée au sein d'une montagne, laquelle ne s'ouvrait qu'une fois chaque année. Il avait contrainst les esprits du lieu à lui obéir et à lui apporter des livres de toute espèce, relatifs à la science des mystères; au point qu'à la fin de l'année, quand la porte magique tourna de nouveau sur ses gonds, il sortit si bien versé dans les sciences interdites, qu'il put dominer la multitude et contrôler les pouvoirs de la nature.

Ma curiosité étant alors à bout, je m'adressai à voix basse à l'un des assistants au moment où il allait sortir de la chambre, et lui demandai l'explication de l'étrange spectacle que j'avais devant les yeux. Peu de mots suffirent pour cela. Ces êtres mystérieux, que j'avais pris à tort pour des magiciens, n'étaient que des auteurs en train de fabriquer des livres. Je me trouvais en effet dans la salle de lecture de la grande bibliothèque anglaise, qui contient une vaste collection d'ouvrages de tous les temps et de toutes les langues dont beaucoup sont perdus aujourd'hui, et dont la plupart sont rarement lus. C'est cependant à ces sources cachées d'une littérature nommée e que vont puiser beaucoup d'auteurs modernes pour en tirer de plaines vases d'érudition classique ou d'anglais pur et sans tache, avec lesquels ils grossissent les ruisseaux desséchés de leur imagination.

Une fois au courant du secret, je m'assis dans un coin et j'étudiai les procédés en usage dans cette fabrique de livres. Je remarquai un individu maigre au regard bilieux qui ne s'attaquait qu'aux volumes les plus rongés par les vers, et imprimés en gothique. Évidemment il composait quelque un de ces ouvrages d'érudition profonde qu'achète quiconque veut passer pour savant, qu'on place sur un rayon apparent de sa bibliothèque, ou qu'on laisse ouvert sur sa table, mais qu'on ne lit jamais. Je m'aperçus que de temps en temps il retirait de sa poche un large morceau de biseuit qu'il grignotait. Était-ce la tout son dîner? Ou bien essayait-il seulement de calmer cet épouvantement de l'estomac qui se fait sentir quand on a été trop longtemps penché sur des livres poudreux? C'est ce que je laisse à de plus patients observateurs que moi le soin de résoudre.

Il y avait là un petit monsieur à la mine éveillée, avec une paire de lunettes de couleur tranchante, au verbeux et prolix, et qui avait toutes les allures d'un auteur en bons termes avec son libraire. Après l'avoir examiné attentivement, je reconnus en lui un actif arrangeur d'ouvrages de adresses qui s'élevaient parfaitement dans le commerce. Je fus curieux de voir de quelle façon il s'y prenait pour fabriquer ses produits. Il faisait plus de bruit et se montrait plus affairé que personne, se ruant sur des livres de toutes sortes, butinant sur les feuilles des manuscrits, prenant un morceau à l'un, un morceau à l'autre, entassant vers sur vers, précepte sur précepte, un peu de celui-ci, un peu de celui-là. Les matières dont se composait son livre, paraissant être tout aussi hétérogènes que celles dont les sorcières de Macbeth remplissaient leur chaudière. Ici un doigt, là un pouce, la grille d'une grenouille, et l'aiguillon d'un ver, assainant le tout de ses propres commentaires, comme « le sang du babouin » qui devait faire du mélange, « un si bon gâchis ».

Après tout, pensai-je, ces goûts pillards ne peuvent-ils avoir été inspirés aux auteurs dans un but utile? Ne seraient-ils pas une combinaison de la Providence pour perpétuer, d'âge en âge, les germes de la science et de la sagesse, en

dépôt de l'inévitable décomposition des œuvres au sein desquelles ils avaient d'abord été cachés? Ne voyons-nous pas la nature par une précaution sage, quoique mystérieuse, se servir du gésier de certains oiseaux pour transporter les graines d'un climat dans un autre climat; en sorte que des animaux qui, en définitive, ne sont guère plus qu'une charogne, et en apparence d'effrontés dévotaires de vergers et de champs de blé, se trouvent, en fait, être les messagers de la nature, chargés de répandre et de perpétuer ses bienfaits? C'est ainsi que les belles et les grandes pensées des vieux auteurs tombées en désuétude sont emportées par ces volées d'écrivains déprédateurs, et lancées de nouveau pour s'épanouir et porter des fruits dans une longue suite de temps. Un grand nombre de leurs ouvrages subissent une sorte de métamorphose, et reparaissent sous de nouvelles formes. Ce qui d'abord n'était qu'une fastidieuse histoire revêt sous le voile du roman, une vieille légende racontée dans un drame moderne, et quelques pages concises d'un traité de philosophie fournissent matière à une longue série de discussions brillantes. Il en est de même lorsque l'on touche à nos forêts d'Amérique. Quand nous rasons par le feu une forêt de pins altiers, à la place s'éleve une génération de jeunes chênes vigoureux; et nous ne voyons jamais pourrir, renversé sur le sol, le tronc d'un arbre sans qu'il donne naissance à toute une famille de champignons.

Ne nous attristons donc pas sur la décrépidité et l'oubli dans lesquels tombent les vieux écrivains; ils ne font que subir l'impression loie de la nature qui veut que toutes les choses de ce monde aient une limite à leur durée; mais qui a décréité aussi que leurs principes seraient imperissables. Dans la vie animale comme dans la vie végétale, les générations succèdent aux générations; mais le principe vital se transmet à la postérité, et l'espèce se perpétue. Ainsi, les écrivains continuent aussi les écrivains; et après avoir produit une nombreuse lignée, quand ils ont atteint un certain âge, ils reposent à côté de leurs ancêtres, c'est-à-dire à côté des écrivains qui les ont précédés et qu'ils avaient dépassés.

En m'abandonnant à ces folles rêveries, j'avais appuyé ma tête sur une pile de vénérables in-folio. Sous les émanations soporifiques qui s'échappaient des bouquins, soit le calme profond qui régnait dans la pièce, soit la lassitude que j'éprouvais d'avoir beaucoup marché, soit la déplorable habitude dont je suis gravement atteint de m'assoupir mal à propos à des moments et en des lieux inopportuns, tout joints est-il que je tombai dans un profond sommeil. Mon imagination n'en continua pas moins à travailler; et le même spectacle, sauf quelques modifications de détails, s'acheva sous mes yeux.

Voici le rêve que je fis : La chambre était toujours décorée des portraits des anciens auteurs, mais le nombre en était augmenté. Les longues tables avaient disparu, et à la place des savants magiciens, je voyais une foule de gens râpés et frippés, comme on en peut rencontrer grouillant autour du grand dépôt des vieux livres à *Montmouth-Street*. Des qu'ils prenaient un livre, par une de ces fantasmagories si familières dans les songes, le livre se changeait en un habit de forme bizarre et antique dont ils s'équipaient aussitôt. Je m'aperçus cependant qu'aucun d'eux ne tenait à s'habiller d'une façon uniforme; mais empruntait une manche à celui-ci, une basique à celui-là, un collet à un troisième, s'affublant ainsi de pièces et de morceaux tout en laissant poindre au milieu de ces loques d'emprunt quelques parties de sa toilette originale.

Un gros homme au teint rosé et bien nourri examina attentivement à travers un longron plusieurs écrivains, auteurs de controverses. Il s'apprêta aussitôt à enlever à l'un de ces respectables aïeux son volumineux manteau, puis, ayant attaché à un autre sa barbe grise, il essaya de se donner ainsi des airs de gravité. Mais la lubricité et la vulgarité de son visage jurèrent avec tous ces harnais de la sagesse. Un gentleman à l'aspect maladif était occupé à coudre sur un maigre vêtement du vieil or qu'il avait arraché à d'antiques habits de cour du règne de la reine Élisabeth. Un autre s'était affublé magnifiquement d'un manuscrit enluminé, avait posé sur sa poitrine un bouquet cueilli dans le paradis des belles inventions, et s'étant campé le chapeau de sir Philippe Sidney sur le coin de l'oreille, il se pavanaît de l'air dégingandé d'un dandy endimanché. Un troisième individu, à la taille rabougrie, s'était gaillardement affublé des dépouilles de plusieurs traités obscurs de philosophie et s'était ainsi composé un aspect imposant; mais ses vêtements étaient tristement déchirés par derrière et je m'aperçus qu'il avait recommandé ses petites culottes avec des morceaux de parchemin empruntés à un auteur latin.

Il y avait au milieu de tous ces gens à la vérité, quelques individus bien vêtus qui se contentaient de dévaler un diamant ou quelque chose d'analogue qui brillait à travers leurs propres pareurs sans les éblouir. D'autres aussi semblaient examiner les costumes des vieux auteurs que pour s'imprégner de leur goût et prendre leur air et leur esprit; mais j'ai le regret de dire qu'un trop grand nombre de ceux qui étaient là avaient des dispositions à s'habiller de la tête aux pieds de la façon que j'ai indiquée. Je n'omettrai pas de parler d'un génie en pantalon et guêtres de gros drap, et en chapeau de berger, qui montrait une passion déterminée pour la pastorale; mais ses excursions agrestes se bornaient aux classiques bosquets de Primrose-Hill et aux solitudes du Legent-Park. Il s'était paré des habits et des rubans de tous les vieux portes de pastorales, et la tête penchée sur le côté, il fit le tour de la chambre, se demandant des airs de mélancolie fantastique et gazouillant le langage des champs.

Mais celui qui frappa le plus mon attention fut un vieux gentleman à l'air doctoral, avec une tête remarquablement large et carrée, mais chauve. Il entra dans la pièce en soufflant et en respirant avec force; d'un geste brusque et plein d'outrecuidance il s'ouvrit un passage à travers la

fole, et ayant posé la main sur un gros in-quarto grec, il le chargea sur sa tête et se promena majestueusement coiffé d'une énorme perrique frisée.

Au plus fort de cette mascarade littéraire, le cri soudain de : Au voleur ! au voleur ! retentit de tous côtés. Je regardai, et voici ce que je vis : Les portraits appendus aux murailles s'étaient animés. Les voutains se détachèrent de la toile, d'abord la tête, ensuite les épaules ; ils promènèrent, pendant un instant, un regard curieux sur la foule bigarrée, puis ils descendirent, la fureur dans les yeux, pour reprendre leur bien volé. La scène de tumulte et de confusion qui s'ensuivit dépassa toute description. Les malheureux coupables s'efforçaient en vain de fuir avec leur proie. D'un côté on voyait une demi-douzaine de moines appréhendant au corps un docteur moderne, d'un autre c'était un véritable carnage dans les rangs des écrivains dramatiques du jour. Beaumont et Fletcher, côte à côte, se promenaient autour du champ de bataille, semblables à Castor et Pollux ; et le puissant Ben Johnson faisait plus de merveilles encore que lorsqu'il était volontaire à l'armée de Flandre. Quant au petit compilateur de pots-pourris dont j'ai parlé plus haut, il avait un habit bariolé d'autant de pièces de toutes couleurs que celui d'Alarquin ; et il y avait autour de lui une foule de réclamants non moins compacte que celle qui entourait le cadavre de Patrocle.

Je vis avec regret plusieurs hommes, que j'avais été habitué à regarder avec respect et vénération, contraints de s'enfuir, ayant à peine un haillon pour couvrir leur nudité. A ce moment-là ma vue fut frappée par le vieux gentleman à l'air doctoral, coiffé de sa perrique grecque poudrée, qui se savait épouvanté des vociférations que poussaient autour de lui une vingtaine d'auteurs furibonds, qui le seraient de pres. En un clin d'œil sa perrique fut enlevée ; à chaque tour quelque partie de sa toilette disparaissait ; en peu d'instants il ne lui resta presque plus rien de son fastueux accoutrement. Il tomba dans un coin, haletant et la tête dépeuplée et meurtrie, et s'échappa avec quelques lambeaux de haillons flottants sur son dos.

C'était quelque chose de si grotesque que la catastrophe de ce savant Théban, que je partis d'un immense éclat de rire qui mit fin à mon rêve. Le mouvement et le bruit cessèrent. La chambre reprit son aspect ordinaire. Les vieux auteurs étaient retournés dans leurs cadres et pendaient de long des murailles dans le silence le plus solennel. Bref, je me trouvai éveillé dans mon coin, et toute la foule des rongeurs de livres me regardait avec étonnement. Rien de ce rêve n'était vrai que mon éclat de rire, bruit qu'on n'avait jamais entendu auparavant dans ce grave sanctuaire, et qui parut si horrible aux oreilles de ces savants qu'il électrisa toute l'assemblée.

Le bibliothécaire vint alors à moi et me demanda si j'avais une carte d'admission. D'abord je ne compris pas ; mais bientôt j'appris que la bibliothèque était une sorte de parc réservé littéraire soumis aux lois de la chasse, et que personne n'avait le droit d'y chasser sans un permis spécial et sans autorisation. En un mot, je fus attent et convaincu de braconnage, et je m'estimai fort heureux de pouvoir m'esquiver au plus vite, sous peine d'être à mes trousses toute une meute d'auteurs !

L. XAVIER EYMA.

Mouvement de la science et de l'industrie.

— *Le temps, c'est de l'argent. — Prolongation de la durée de la vie commune. — La presse mécanique de M. Applegath. — La machine à calculer de MM. Maurel et Jayet.*

Le temps est l'étoffe dont la vie est faite.
(FRANKLIN.)

Il est hors de doute que les progrès de la civilisation ont prolongé la durée commune de la vie humaine ; mais on a surtout fait honneur de ce résultat aux efforts de la science, sans rendre tout-à-fait la même justice à ceux de l'industrie. A la vérité, il est difficile, de nos jours, de séparer l'industrie de la science ; mais le temps n'est pas fort éloigné où une sorte d'antagonisme régnait entre elles, et il n'est pas inutile de remarquer que, tandis que le perfectionnement des sciences tendait à prolonger l'étendue de la vie physique, certaines conquêtes de l'industrie réussissaient avec non moins de bonheur à étendre la durée de la vie morale et intellectuelle.

L'invention des horloges, par exemple, n'a-t-elle pas agrandi la vie, en divisant le temps en fractions régulières, qui ont permis de faire un emploi plus exact, une répartition plus économique et mieux entendue des instants de la journée ? Avant le troisième siècle, la carrière active des érudits ne dépassait guère l'âge de cinquante ans. L'admirable invention des besicles a prolongé jusqu'aux dernières limites de notre existence la faculté de lire, d'étudier, et reculé, par conséquent, de près de vingt années les bornes de la vie intellectuelle. Il n'y a pas plus d'un demi-siècle qu'une autre cause rendait comme impossible la prolongation du travail du soir, c'est l'imperfection de l'éclairage. Une lampe à la clarté lugubre, ou une chandelle à la lueur rouge, à l'ouïr infecte, fatiguait la vue par sa lumière d'une intensité variable et par l'agitation continuelle de sa flamme. L'invention des lampes à double courant d'air a remédié à tous ces inconvénients, et les veilles du savant peuvent être maintenant prolongées sans autre péril que l'abus d'une faculté qui, comme toutes les autres, a besoin de ménagement et de repos.

Nous ne parlons pas de ce que la vie a gagné en durée par le perfectionnement des moyens de communication, des modes de locomotion et de transport, par la télégraphie, par l'emploi de la vapeur surtout, qui, en multipliant les

produits, augmente la richesse et ménage le temps. Le temps et la richesse — deux choses dont la possession, à toutes les époques, fut l'objet de l'ambition des hommes, et qui se réunissent dans leur pensée d'une manière si intime, que le laconisme anglais en a fait comme une sorte d'axiome : le temps, c'est de l'argent ; *time is money*.

Ce besoin d'étendre la durée et de mettre le temps à profit a suggéré à l'esprit humain des efforts incroyables, dont il nous a paru intéressant de mettre quelques résultats sous les yeux de nos lecteurs. Citons d'abord les documents qui constatent la prolongation de la durée commune de la vie ; à partir, du moins, de l'époque encore récente où la statistique a pu recueillir des documents de quelque certitude.

Voici ce qui résulte à ce sujet des dernières recherches de M. Charles Dupin :

Il y a soixante ans environ, c'est-à-dire avant la découverte de la vaccine, relativement à un million de personnes des deux sexes, âgées de quinze à soixante-cinq ans, il mourait 493,721 enfants au-dessous de quinze ans, et depuis cette époque il n'en meurt plus que 425,702. Avant la même date, et proportionnellement au même nombre d'individus, il mourait 88,108 vieillards au-dessus de soixante-cinq ans ; depuis, il en meurt 130,241, en sorte que, relativement à un million d'adultes, on conserve aujourd'hui la vie à 68,019 enfants, et l'on prolonge l'existence de 32,133 vieillards, depuis qu'avant l'année 1790, non que l'on doive attribuer à la vaccine la totalité de ces bénéfices, mais en même temps au progrès général de la société, à l'amélioration des conditions hygiéniques, aux perfectionnements de l'art médical et surtout aux soins plus affectueux que l'on donne aux enfants et aux vieillards, à mesure que la civilisation propage et fortifie le plus noble, le plus touchant des sentiments moraux.

L'allongement de la vie commune est donc un fait parfaitement établi. Voyons le parti que l'homme en a su tirer pour l'amélioration de son bien-être. S'il est vrai que l'ordre agrandit l'espace, il est clair que l'habile emploi du temps doit en augmenter la durée. Pour concevoir, par exemple, tout le bénéfice qu'en peut retirer l'industrie, il suffit de considérer avec quelle rapidité s'obtiennent certains produits de nos manufactures. Un ouvrier employé à la filature de coton produit plus aujourd'hui, en un seul jour, qu'il n'eût fait autrefois dans toute une année, en sorte que 150 fileurs à la mécanique font autant d'ouvrage que 40,000 fileuses qui travailleraient au rouet. La division du travail a apporté tant d'économie et de célérité dans la fabrication, que le coton brut, venu de Calcutta, se manufacture en Angleterre ou en France, et s'expédie avec avantage dans l'Inde, d'où nous est arrivée la matière première, et où cependant le prix de la main-d'œuvre est moins élevé que dans aucun autre point du globe. C'est grâce à ce concours de moyens ingénieux et rapides que, dans certains centres manufacturiers, une personne peut aujourd'hui être vêtue complètement, des pieds à la tête, pour la modique somme de 2 francs et au-dessous.

Veut-on se faire une idée de l'activité d'une population industrielle et de la rapidité d'exécution qui caractérise l'esprit commercial de nos voisins ? écoutons à ce sujet un récent observateur : « Une commande, partie le matin de Liverpool, dit M. Léon Faucher (1), est discutée vers midi à la bourse de Manchester ; le soir elle est déjà distribuée entre les manufactures des environs. En moins de huit jours, le coton filé à Manchester, à Bolton, à Oldham ou dans les environs d'Ashton, est tissé dans les ateliers de Bolton, de Staley-Bridge ou de Stockport ; il est teint et imprimé à Blackburn, à Chorley ou à Preston, anné et empaqueté à Manchester. Par cette division du travail entre les villes, dans les villes entre les fabriques, et dans les fabriques entre les ouvriers, l'eau, la houille, les machines travaillent sans fin ; l'exécution va presque aussi vite que la pensée ; l'homme participe en quelque sorte à la puissance de création ; et il n'a qu'à dire : Que les produits existent, pour que les produits soient. »

Mais l'un des exemples les plus frappants de la rapidité des moyens d'exécution dont l'homme dispose est certainement la *presse mécanique*, qui vient de recevoir des mains de M. Applegath un perfectionnement si remarquable ; et dont nous allons essayer de décrire l'ingénieux système, autant qu'on le peut faire du moins sans les secours des figures.

La feuille du journal *Times*, déployée dans toute son étendue, présente de chaque côté quatre pages, ou vingt-quatre colonnes d'impression. Dans le procédé ordinaire, cette immense surface couverte de caractères est serrée avec soin dans une forme de fer et placée sur une table qui glisse entre deux rails de trois à quatre mètres de long. Un mouvement de va-et-vient, imprimé à la table, fait passer le caractère sous quatre cylindres recouverts de drap et placés en travers des rails.

L'action de ces cylindres sur le caractère produit l'impression. Les feuilles de papier viennent s'y enrouler au moyen de cordons qui vont les chercher sur quatre plateaux disposés deux à deux, à chaque bout de la machine. Deux de ces cylindres agissent quand la forme est poussée en avant, les deux autres quand elle revient en arrière. D'autres cylindres plus petits, disposés parallèlement aux premiers, sont chargés de renouveler l'encre sur les formes.

Pendant son passage autour du cylindre, la feuille reçoit l'impression. Elle glisse de la sur les cordons vers l'extrémité de la machine et est recue par des personnes préparées à cet emploi. Imprimées d'un côté, les feuilles sont transportées sur une autre machine qui imprime le revers par un procédé semblable.

Chaque forme avec ses accessoires pèse 750 kilos. Quand l'appareil marche sur le pied de 5,000 exemplaires à l'heure, cette lourde masse parcourt quarante fois en une

minute l'espace de deux mètres. On comprend que la puissance de cette machine a nécessairement deux limites : le danger qu'il y aurait à exagérer la vitesse, et la difficulté de multiplier les cylindres.

Quand on voit des locomotives pesant 30,000 kilos et des trains qui en pesant plus de cent mille, franchir en une heure des distances de 80 kilomètres, il semble au premier aspect que l'on pourrait faire parcourir à une masse de 750 kilos plus de 4 kilomètres en une heure. Mais il faut considérer qu'il ne s'agit pas ici d'un mouvement constant et uniforme, et qu'à chaque mouvement de va-et-vient, il y a un temps d'arrêt et une forte secousse. Or quarante secousses en une minute sont tout ce que peut supporter une machine aussi délicate. Quant à multiplier le nombre des cylindres, ce serait compliquer les difficultés mécaniques sans aucune chance de résultat avantageux.

L'amélioration importante que M. Applegath vient d'apporter à cet appareil consiste dans la substitution d'un mouvement de rotation continue au mouvement horizontal et de va-et-vient des anciennes machines. Au lieu d'être disposé sur une surface plane, glissant entre deux rails, le caractère est appliqué sur un cylindre accomplissant sa révolution autour d'un axe perpendiculaire.

Ce cylindre est une bête de fer d'un diamètre de 15 à 18 centimètres. Les formes ou pages de la composition forment les segments de sa surface circulaire. Huit cylindres d'impression sont disposés autour de la colonne centrale, comme autant de satellites autour d'une planète. Au lieu de quatre impressions fournies par l'ancien système dans son double mouvement, on en obtient huit par chaque évolution de la nouvelle machine.

Le poids considérable du caractère et l'impossibilité de le maintenir sur la forme, autrement que par la pression, offraient une nouvelle difficulté pour la disposition verticale des cylindres ; M. Applegath en a triomphé à l'aide d'une modification particulière des filets qui divisent la page en colonnes. Ces filets, fortement serrés au châssis, sont taillés en biseau. Effigés du côté qui adhère au cylindre, ils sont plus épais à la surface, et maintiennent ainsi le caractère à la manière d'un arc-boutant ou d'une clef de voûte.

Voici maintenant la disposition générale de l'appareil. Dans une vaste pièce est placé un échafaudage circulaire d'environ huit mètres de diamètre et d'une élévation de deux mètres au-dessus du sol. A la partie inférieure sont disposés symétriquement, autour de l'axe central, les huit cylindres d'impression. Dans une galerie circulaire située au-dessus, se tiennent huit hommes qui font glisser les feuilles dans les huit bouches du système. Chaque bouche absorbe une feuille dans l'espace de quatre secondes. Au-dessous de cette galerie, sous les pieds des premiers, sont placés huit autres ouvriers qui reçoivent les feuilles tout imprimées.

L'œil lèterait en vain de suivre ces feuilles dans leur rapide et insaisissable circulation. Un seul mouvement suffit pour faire marcher l'axe central et les huit cylindres qu'il porte. Les formes n'occupent qu'une partie de la surface du cylindre central ; le reste de cette surface est occupé par une table à encre, fixée sur le cylindre comme le caractère lui-même. Cette table communique l'encre aux *touchers* disposés autour des cylindres d'impression, et les touchers la communiquent à leur tour aux caractères.

Une autre difficulté était relative à la conservation des marges et à la nécessité de faire passer la feuille, en quatre secondes, d'une position horizontale à une position verticale, et *vice versa*. Le papier glisse d'abord horizontalement d'une table placée sur des cordons ; mais à peine est-il engagé qu'il est saisi par des bandes de laine qui le maintiennent dans une position verticale. Ces bandes se retirent à leur tour, la feuille reste un moment suspendue, mais elle est aussitôt saisie par d'autres rouleaux verticaux qui la portent sur de nouveaux cordons, lesquels s'enroulent autour des cylindres d'impression. Ceux-ci se mettent en contact avec le caractère ; la feuille reçoit l'impression, et finit par glisser entre les mains des *receveurs*, placés au-dessous de la galerie.

La machine a marché jusqu'à présent à raison de mille révolutions ou huit mille numéros à l'heure. Sa vitesse sera graduellement augmentée jusqu'à la limite au delà de laquelle il y aurait inconvénient pour l'impression ou danger pour un système aussi délicat et si compliqué. Le mouvement des machines horizontales à quatre cylindres a été porté jusqu'à 5,000 exemplaires à l'heure ; tout fait croire que la presse verticale à huit cylindres en pourra fournir 12,000 dans le même espace de temps.

Dans l'état actuel des choses, le *Times* pourrait imprimer régulièrement 200,000 exemplaires de sa feuille en 24 heures. Ces 200,000 feuilles, transportées dans un temps égal par les chemins de fer et les navires à vapeur à une distance de 800 à 1,000 kilomètres, pourraient par conséquent passer, en moins de deux jours, sous les yeux de plus d'un million de lecteurs.

Nous aurions voulu, à la même occasion, dire quelques mots d'une machine à calculer qui vient d'être présentée à l'Académie des sciences par MM. Maurel et Jayet, et qui a fonctionné sous nos yeux avec une rapidité et une précision admirables. Cette machine exécutée avec la plus grande promptitude les quatre principales opérations de l'arithmétique. Ses résultats s'étendent jusqu'aux dizaines de millions, et pourraient, suivant les auteurs, s'élever jusqu'à des nombres composés de douze chiffres. On conçoit de quelle utilité deviendrait un semblable appareil pour l'administration, et surtout pour les calculs astronomiques, qu'il abrégait dans une proportion considérable. Une commission, chargée par l'Académie de l'examiner, nous mettra bientôt à même de parler avec plus de détails de cette remarquable invention.

(1) *Études sur l'Angleterre*, 1845.

Vocabulaire politique. — Etudes par Valentin.



LE DROIT DE VISITE.



AFFAIRES ETRANGÈRES.



ETAT DE PAIX.



AMBASSADE EXTRAORDINAIRE.

Vocabulaire politique. — Études par Valentin.



LA PAIX A TOUT PRIX



EXTENTE CORDIALE



COMPLÔT



LOU PÉNAL

Les Trois Épreuves.

Il faudrait ne pas être de la paroisse pour ne pas connaître la jolie butte qui est à quelques milles de Knockindowny, cette ville lancaise à qui il ne manque que des maisons et des habitants pour élever en importance la grande cité de Dublin. Au pied de cette butte et sous un quartier de roc qui était bien à lui seul de la taille d'une demi-douzaine d'églises, était commodément tapie la petite calcaire de Nancy Magennis, collée d'un beau panache de fumée, et ayant son corrag, ou fagot monté posé en sentinelle au coin de la porte, avec la consigne d'empêcher le vent d'entrer.

Cette petite habitation était ma foi très présente en son genre, et on ne pouvait dire autant de Nancy ; car, bien que veuve et pauvre, elle était fort ponctuelle à payer les mois d'école de son fils Jack. Aussi il fallait voir les progrès de Jack ; et quant à sauter, à jouer au ballon, à faire du tapage, il n'avait pas son pareil dans les quatre coins de la paroisse. C'était lui qui savait mamer la bêche et la faucille, et ce qui valait mieux que tout cela, c'était lui qui était bon et tendre pour sa pauvre vieille mère, et qui ne la laissait manquer de rien ! Avant de partir le matin pour sa besogne, jamais au grand jamais il n'aurait manqué d'aller chercher à la source qui s'échappait du rocher un seau de belle eau bien claire, et de le lui apporter pour les besoins de la journée ; jamais il n'aurait oublié de prendre un bon morceau de tourbe au joli petit tas couvert de roseaux qui s'élevait devant la porte, et de le mettre dans un coin, à côté du feu ; en sorte qu'elle n'avait qu'à allonger le bras sans se lever quand il lui en fallait.

Nancy, en revanche, tenait Jack très propre ; son linge était gros, mais toujours d'un beau blanc ; ses habits de travail étaient toujours bien raccommodés ; et la première fois qu'il fut obligé de mettre son bel habit pour travailler, Nancy sut fort bien lui coudre aux deux manches un bon morceau de vieux drap, pour les empêcher d'être usés par la bêche ; de façon que lorsqu'elle le découla le samedi soir, elles avaient l'air d'être toutes neuves.

Puis en hiver, quand Jack s'en revenait la soir au logis, cela vous aurait fait du bien au cœur de voir Nancy assise à son rouet, chantant au coin d'un feu bien clair, ou bouillant un pot de pommes de terre pour leur souper, et dont la flamme scintillante se mirait dans les belles assiettes de terre qui étaient accrochées à la muraille. Tout juste en face du feu, vous auriez vu l'échabau de Jack attendant son retour, et de l'autre côté le chat brun se débarbouillant avec sa patte ou ronflant d'aise près du chien endormi, et par intervalles regardant Nancy les yeux à demi fermés comme pour lui dire : « Trouvez deux êtres plus heureux que nous si tu le peux, Nancy. »

Tranquilles sur le porchoir, au-dessus de la porte, étaient Dickey le coq et une demi-douzaine de poules, qui leur fournaissent des œufs pendant la plus grande partie de l'année, — sans compter la vente de deux ou trois nouvelles chaque saison, qui permettait à Nancy d'acheter de la laine pour la houppelande de Jack et pour sa robe grise, à elle, et son jupon à raies rouges et bleues.

Bref, pas un ménage n'était plus à son aise à tout prendre. Il n'y avait que Jack avait toujours en des goûts distingués. Il aurait rougi de voir une mauvaise robe à sa mère, ou un tron à son habit des dimanches ; au lieu d'aller au cabaret boire ses petits profits, quitta à manger ses pommes de terre à sec, il prenait soin d'avoir quelque chose pour les friassier ; aussi non-seulement il était décemment vêtu le dimanche, mais il était si bien nourri et si rose, qu'avec la pointe d'un roseau on lui aurait tiré du sang de la joue. De plus, il n'y avait pas un gars qui eût meilleure mine dans la paroisse ; il savait un tas de drôles d'histoires et de chansons à vous faire tenir les côtes de rire ; et quand il y avait une darsse ou une veillée dans le voisinage, il fallait voir comme il était logé par les jolies filles.

Ainsi vivaient Jack et sa mère, heureux comme des princes ; seulement, de temps à autre, Jack était un peu tourmenté de ne pouvoir rien mettre de côté pour parer aux mauvais jours, ou pour être à même de songer au mariage, — car il commençait à y songer ; et au fait, pourquoi pas ? Mais il était prudent avant tout, et il ne voulait pas, comme font trop de gens, entrer en ménage sans être en état de garantir sa femme et ses enfants de la misère.

Par une belle nuit de gelée et de clair de lune. — Le ciel était sans nuage, et les étoiles clignotaient de l'air que c'était plaisir de les voir, — cette nuit-là Jack traversait un marais qui était séparé par deux ou trois champs de sa cabane. Il se frottait une petite chanson tout en songeant qu'il était bien dur de ne pouvoir rien économiser, du tout, du tout, pour pouvoir se marier, — lorsqu'en descendant une butte au milieu du marais, il vit un homme à mine sombre, appuyé contre un tas de tourbe, et un chien noir une pipe à la gueule, assis à l'aise à côté de lui et fumant aussi gravement qu'un jockey. Jack ne manquait pas de cœur, parce qu'il avait la conscience nette, et, quoique un peu stupéfait, il ne fut pas trop intimidé. « Qui est-ce qui vient à nous ? dit l'homme à l'air rébarbatif. — C'est Jack Magennis, répondit le chien, et il ôta sa pipe de sa gueule avec sa patte droite, soufla dedans pour en chasser les cendres et en frotta le bout contre sa jambe gauche, tout comme le ferait un chrétien sur sa manche, puis il la donna à son camarade. — C'est Jack Magennis, dit le chien, le brave fils de l'honnête veuve Magennis. — Juste l'homme à qui je voudrais rendre service entre mille, répartit l'autre. — Itala, Jack Magennis comment va cette santé, mon garçon ? Je gagerais mille guinées, dit-il en montrant un grosic qui était à côté de lui, et ce n'est que le dixième de ce qu'il y a là-dedans. Je gagerais, Jack, qu'il va vous arriver quelque chose d'heureux cette nuit. — Et Dieu veuille qu'il ne vous arrive jamais rien de

pis, mon bonhomme, dit le chien remuant la queue et tendant la patte pour donner une poignée de main à Jack.

— Messieurs, dit Jack, ne se souciant pas de donner la main à ce chien ; vous êtes assis là bien loin du feu par cette nuit de gelée.

— C'est ma foi vrai, Jack, répondit le vieil homme ; mais si nous sommes loin du feu, nous sommes près de ce qui en procure, camarade. — Et là-dessus il tira à lui le sac d'or, afin que Jack pût connaître au son des jaunets ce qu'il y avait dedans.

« Jack, dit la mine sombre, il y en a qui naissent avec une cuiller d'argent à la bouche, et d'autres avec une cuiller de bois ; et si vous voulez vous asseoir en face de moi, et que nous fassions une partie, et il tira de sa poche un jeu de cartes. — Vous aurez de quoi vivre le reste de vos jours.

— Monsieur, dit Jack, avec tout le respect que j'allois à vous et à ce matin, je vous dire, — ajouta-t-il, ne voulant pas offenser le chien, — à vous et à ce digne monsieur qui a une queue et des pattes, vous avez sur moi l'avantage de savoir mon nom, car, si je ne me trompe, dit-il en mettant la main à son bonnet, je n'ai jamais eu le plaisir de vous voir ni l'un ni l'autre.

— Ne vous occupez pas de cela, dit le chien, reprenant la pipe à l'autre et la remettant dans sa gueule, si nous voulons du bien, et ce ne sera pas notre faute si vous ne devenez pas riche. »

Jack commençait à croire qu'ils pourraient bien avoir envie de lui porter bonheur, car il avait souvent entendu parler de gens enrichis par des fées, mais si riches qu'ils n'avaient jamais vu le fond de leur bourse.

« Jack, dit l'homme noir, sur mon honneur, vous feriez bien de prendre la balle au bond si vous ne voulez pas travailler toute votre vie et mourir dans la misère en fin de compte.

— Il dit vrai, sur ma réputation ! reprit le chien à son tour, c'est l'instant où jamais ; si vous manquez l'occasion, vous mourrez dans un fosse.

— Et que faut-il faire, dit Jack, pour devenir riche tout d'un coup ?

— Simplement vous asseoir et faire une partie avec moi, dit le sourcil noir ; voilà tout, et ce n'est guère.

— Et que jouerons-nous ? demanda Jack, car je n'ai pas d'argent ; le diable est logé dans mon escarcelle.

— Vous avez vous-même, dit le chien mettant sa patte de devant le long de son nez et clignant de l'œil à Jack, vous avez vous-même — un peu de cœur ! — son enjeu à lui sera ce que contient ce sac ; et là-dessus le vieux brigand donna une autre forte secousse pour faire sonner les guinées. « Il y a là-dedans dix mille pièces d'or ; s'il gagne, vous devrez le servir un an et un jour ; et s'il perd, vous aurez le sac.

— Et l'argent qui est dedans ? dit Jack qui n'achetait pas chat en poche, comme vous voyez.

— Jusqu'au dernier sou, répondit le vieux, et il y a cinquante à parier contre un que vous gagnerez. »

Le chien avait ôté la pipe de sa gueule, et il tirait tant de voir l'appât de Jack à la curée, qu'il en eut un violent accès de toux ; mais il y avait dans sa gâtée quelque chose que Jack ne délaîtait pas bien. Quoi qu'il en soit, ils enjolèrent si bien Jack à eux deux, qu'il finit par consentir. « Eh bien, dit-il en se grattant la tête, le pis qui puisse m'arriver, c'est de perdre ; tentons pour une fois la fortune !

— Ah ça ! dit l'homme sombre au moment d'abattre la première carte, c'est bien entendu : vous me servirez un an et un jour si je gagne, et, si je perds, vous aurez tout l'argent qui est dans ce sac.

— C'est ça même, » répondit Jack ; et, comme il disait, il aperçut le chien qui mettait sa pipe dans sa poche et détournait la tête de peur que Jack ne le vit étouffer de rire. Enfin, lorsqu'il eut repris son sérieux, il regarda Jack et lui dit : « Qui, certes, vous l'aurez tout ; et, sur mon honneur, vous pourrez bâtir des châteaux en Espagne, tant vous serez riche. »

Cette parole rendit à Jack un peu de courage, et il se mirent à l'épreuve ; mais Jack pouvait-il faire autrement que de perdre entre deux agresseurs pareils ? Car figurez-vous qu'au moment où la partie commençait, le chien lui fit signe de l'œil en mettant encore sa patte à son nez comme pour dire : « Regardez-moi bien et vous gagnerez ; » puis il se retourna et montra à Jack un joli petit miroir qui était sous son assiette, et où Jack vit ou crut voir, tout sombre qu'il faisait, les cartes de son adversaire, en sorte qu'il tira trois fois sûr de la battre. Mais c'étaient de vrais tritons, voyez-vous la partie ; car Jack en consultant le miroir plus que son jeu perdit la partie et l'argent. Bref, il vit qu'il était volé comme dans un bois ; et, la partie achevée, il ne se gêna pas pour le leur dire.

« Comment, maraud, s'écria l'homme noir le prenant au collet, oses-tu bien attaquer mon honneur !

— Fastiguez-le s'il dit un mot de plus, dit le chien accourant sur ses jambes de derrière et mettant à Jack son poing sous le nez ; sur quoi le vieux le secoua de nouveau.

— Ce n'est pas tant à vous que j'en veux, dit Jack à ce dernier ; c'est à ce chien qui m'a trompé avec son miroir.

— Quel miroir ? — Eh ! parlent, celui que j'ai vu sous son assiette.

— Sans mon assiette, infâme escroc, répartit le chien en le secouant de l'autre côté par le collet, jamais deux honnêtes gens ont-ils rien entendu de pareil ! — Mais tout ce qu'il veut c'est de manquer à son engagement : changeons-le donc en âne, afin qu'il ne cherche plus à tricher personnellement. — A ces mots l'homme sombre tendit ses mains sur la tête de Jack ; et, en un clin d'œil, il lui poussa deux oreilles d'âne. Quand Jack vit cela, il comprit qu'il n'était

pas dans de bonnes mains ; il jugea donc prudent de se tirer d'affaire tant bien que mal.

« Messieurs, dit-il, calmez-vous et tâchons de nous entendre. Je ne demande pas mieux que de vous servir un an et un jour ; mais j'ai une prière à vous faire, et la voici : J'ai à la maison une pauvre vieille mère ; et si je vais avec vous maintenant, elle mourra de chagrin d'abord et de faim ensuite. Mais si votre honneur m'accorde un an pour travailler ferme et amasser de quoi la soutenir quand je n'y serai plus, oh ! alors je vous servirai de tout cœur, — car un marché est un marché. »

Là-dessus le chien tira son compagnon par la manche ; et, après un colloque que Jack n'entendit pas, ils revinrent lui dire qu'ils accédaient à sa demande. « Ainsi donc, de demain dans un an, dit l'homme sombre, le chien que vous viendrez chez votre mère, et, si vous le soivez, il vous amènera sain et sauf au château.

— Très bien, votre honneur, dit Jack ; mais les chiens se ressemblent tant ; comment le reconnaitrai-je quand il viendra ?

— Il aura, répondit l'autre, un rohan vert autour du cou, et une paire de bottes à la Wellington à ses jambes de derrière.

Il s'offrit, monsieur, dit Jack ; je ne peux pas manquer de le reconnaître dans ce costume ; ainsi je serai prêt. Mais si ça ne vous contrariait pas, messieurs, j'aimerais autant ne pas rentrer à la maison avec ceci ; » et il montra la belle paire d'oreilles dont on l'avait coiffé.

Ils y consentirent sans difficulté : et, cette année-là, Jack travailla nuit et jour afin de pouvoir laisser à sa pauvre mère de quoi vivre en son absence ; et quant vit le matin du jour où il devait lui dire adieu, il se mit à deux genoux devant elle et lui demanda sa bénédiction. Puis il la quitta les larmes aux yeux, lui promettant de revenir des qu'il aurait fini son temps.

Sa mère lui lourra ses poches de pain qu'il en sortait par derrière, et elle lui donna un six-pence tordu pour lui porter bonheur ; après quoi, il prit son bâton et il était sur le point de se mettre en route, lorsqu'il aperçut son vieux ami le chien avec le rohan vert autour du cou, et les bottes à la Wellington aux jambes de derrière. Il n'avait pas voulu entrer, et attendait dehors que Jack sortît. Ils partirent donc, mais personne ne sait combien de temps ils marchèrent pour arriver au château de l'homme sombre, qui eut l'air très joyeux de voir Jack, et qui lui fit un accueil très cordial.

Le lendemain, à cause de la fatigue de la route, on ne lui fit rien faire ; mais, dans la soirée, le vieux le mena dans une longue et effrayante salle où étaient trois cent soixante-cinq crocs fichés dans la muraille, et à chacun de ces crocs une tête d'homme, à l'exception d'un seul. A cette agrobée vue, le diner de Jack commença à lui danser dans le corps ; mais il se sentit encore plus mal à l'aise lorsque son maître lui montra le croc vide en disant : « Ah ça ! Jack, votre besogne pour demain est de nettoyer une écurie qui n'a pas été nettoyée depuis sept ans, et si vous n'avez pas fini avant la brune, — allez-vous ce croc ?

— Ou... oui, répondit Jack à peine en état de parler.

— Eh bien, si vous n'avez pas fini avant la brune, votre tête pendra à ce croc stot le coucher du soleil.

— Très bien, votre honneur, répartit Jack ne sachant guère ce qu'il disait, sans quoi il n'eût pas répondu — Très bien, à des intentions si sanguinaires. — Très bien, dit-il, je ferai de mon mieux, et tout le monde sait que le plus habile ne peut pas faire davantage. »

Tandis que cette conversation se passait entre eux, Jack jeta machinalement les yeux à l'autre bout de la salle, et il aperçut une des plus jolies figures qu'on ait jamais vues à une femme. Elle le regardait par un petit judas pratiqué dans le mur. Elle avait un front de neige, des yeux, des joues, des dents sans pareils ; et ce torrent de cheveux bruns qui descendait le long de ses jolies tempes ! — Sur ma foi ! j'ai peur d'en tomber amoureux moi-même, ainsi restons en là. Le fait est qu'en dépit de tout ce que le vieux put dire, — en dépit des têtes et des crocs, Jack ne pouvait s'empêcher de lancer de temps en temps un coup d'œil sur le judas ; et pour dire la vérité, s'il avait eu naissance et fortune, il n'eût pas été facile de trouver son égal en fait de mine et de tournure.

« Maintenant, Jack, lui dit son maître, allez souper — J'espère que demain vous saurez faire votre besogne ; — sinon, adieu votre tête.

— Très bien, votre honneur, dit Jack se la grattant de nouveau dans sa perplexité ; je ferai ce que je pourrai. »

Le lendemain matin, Jack était levé avec le soleil, sinon avant, et de tout cœur à l'ouvrage ; mais avant le déjeuner il avait déjà perdu tout courage ; et ce n'est pas étonnant, le pauvre garçon, car à chaque pelletée qu'il jetait dehors, il en venait trois dedans ; en sorte qu'au lieu de diminuer, sa tâche augmentait à mesure qu'il travaillait. Il était dans un tel embarras que, ne sachant plus que faire, il se mit à chanter de dépit, et à danser comme un fou dans l'écurie, en faisant claquer ses doigts. Au beau milieu de ses cabrioles, qui croyez-vous qui arrive à sa porte le chercher pour déjeuner ? La jolie créature qu'il avait vue la veille au soir, le lognart par le judas. En ce moment, Jack s'était tellement échauffé à la danse, que sa belle figure avait furieusement éclaté.

« Voilà, dit-elle avec un des doux sourires, une singulière façon de faire votre ouvrage.

— C'est vous qui pouvez dire ça, répartit Jack ; mais c'est moi qui ne demande pas mieux qu'un regret ma tête à un de ces crocs quand on voudra, pr un onnette de vous, chère belle.

— D'où êtes-vous venu ? demanda-t-elle avec un autre sourire auprès duquel le premier n'était rien, mais rien du tout.

— D'où je suis venu ? eh ! mort de ma vie ! est-ce que vous

n'avez jamais entendu parler de la vieille Irlande, mon bijou !... hein !... je veux dire votre seigneurie.

— Non ; où est ce pays ?

— Par l'honneur d'un Irlandais, voilà qui est fort ! pas entendu parler de la verte Erin, de l'héméraude de l'Océan, où tous les hommes sont braves et honnêtes, et toutes les femmes... hein !... je veux dire toutes les dames, chastes et belles ?

— Non, dit-elle, je n'en ai jamais entendu parler. Mais si je reste plus longtemps, je vous ferai gronder ; venez déjeuner. Je suis fâchée de voir que vous avez si peu avancé votre besogne. Votre maître est un homme qui accomplit toujours ses menaces ; et si vous n'avez pas nettoyé cette courge avant la brune, votre tête ne sera plus ce soir sur vos épaules.

— Eh bien, chère belle... votre seigneurie, veux-je dire, si la met au croc, rendez-moi le service, *acushla machree*, de la tourner du côté d'un certain judas où j'ai vu certaine jolie figure que je ne veux pas nommer.

— Que veut dire *acushla machree* ? demanda la dame comme elle se détournait pour s'en aller.

— Cela veut dire que vous êtes le bêttement de mon cœur, *avourneen*... votre seigneurie.

— Eh bien, dit la charmante créature, dorénavant chaque fois que vous me parlerez, je préfère que vous laissez de côté les termes de cérémonie, et que vous m'appeliez à la mode de votre pays ; au lieu, par exemple, de me donner de la seigneurie, cela me plairait plus d'être appelée *acushla*... Comment ?

— *Acushla machree*, ma *avourneen*, le bêttement de mon cœur, ma chérie, dit Jack, traduisant les mots pour elle, le fripon, de peur qu'elle ne les comprit pas suffisamment.

— Oui, répliqua-t-elle, *acushla machree*, voulez-vous venir déjeuner ? dit-elle avec un sourire à envier le cœur d'un Irlandais, n'importe quel jour. Jack la suivit donc, ne pensant à rien qu'à elle ; mais, en entrant, il n'en vit plus trace ; si bien qu'il se mit à table, quoique le pauvre garçon, à force de songer à elle, ne put guère manger que deux livres de bœuf.

Après déjeuner, il se mit à l'ouvrage, croyant être plus heureux ; mais ce fut toujours la même chanson ; il entraînait trois pelletées pour une qu'il jetait dehors ; et il commença pour tout de bon à se sentir au cœur quelque chose qui ne lui plaisait pas ; car, il avait beau faire il ne pouvait s'empêcher de penser aux trois cent soixante-quatre têtes et au croc vide. A la fin, il laissa la tout-à-fait la besogne, et l'idée lui vint de s'absenter de chez le vieux et pour longtemps. Il partit donc sans plus attendre, et sans prendre le moindre congé de son maître ; mais il n'était pas au bout de la cour, quand voila qu'il se trouva nez à nez avec son vieil ami le chien, qui sort d'un chenil.

— Oui-da, Jack, dit-il, vous nous faussez compagnie, à ce que je vois ; mais revenez sur vos pas à l'instant même, maître drôle, et remettez-vous à l'ouvrage, ou, sinon, vous en serez le mauvais marchand. Je ne vous veux pas autant de mal qu'il y en a, attendez que vous avez un ami en cœur dont vous ne vous doutez pas. Faites donc tout ce qu'on vous ordonne, et ne vous mettez en peine de rien.

Jack s'en revint le cœur gros, comme vous pouvez bien croire, sachant que toutes les fois que le chien noir se mettait à j'enjolier, cela ne promettait rien de bon. Il rentra donc dans l'écurie ; mais du diable s'il y fit rien, sachant bien que ce serait peine perdue.

L'heure du dîner approchait, et Jack était tout triste, quand voila que la chère bête revient le chercher pour se mettre à table. « Eh bien, Jack, dit la charmante créature avec ses beaux bras blancs et ses boucles brunes nées en desordre par la marche, avancez-vous dans votre tache !

— Si j'avance ? ma foi ! dit Jack, un sourire de bon humour déridant soudain sa face, votre seigneurie... *acushla machree* c'en est fait de moi ! c'est toujours la même histoire, et adieu ma tête ce soir, aussi sûr qu'il est à cette heure sur mes épaules !

— Ce serait dommage Jack, car il y a de pires têtes sur de pires épaules ; mais voulez-vous me donner la pelle ?

— Si je veux vous donner la pelle ? Il faudrait que je fusse un bien grand animal de faire une chose pareille ! Quoi ? *avourneen dheelish* ! je resterais là à rien faire, et je mettrais cette pelle si dure dans ces douces et blanches mains ! Vous ne connaissez une dame comme vous lui prendre la pelle des mains, et qu'il restera la bouche sèche le nez à vous regarder. Non, non je ne suis pas homme à ça, *avourneen* ! Nous n'avons pas de ces manières-là dans notre pays.

— Suivez mon avis, Jack, dit-elle charmée au fond du cœur de sa réponse, quoiqu'elle n'en fit pas semblant ; donnez-moi la pelle, et soyez sûr que j'en ferai plus en peu de temps que vous n'en feriez dans des années.

— Mon Dieu, *avourneen*, ça me fait de la peine de vous refuser ; mais puisqu'il ne jamais voir hier, si je lui laisse le moindrement salir vos jolies mains blanches, dit le fripon la louant à sa face tout le temps. Qu'on me prenne ma tête, soit ; mais la mort avant le déshonneur. N'en parlez plus, chère belle ; et dites à votre père que je vais aller dîner.

Malgré tout la dame ne se laissa pas prendre à ces belles paroles. En vraie femme qu'elle était, elle voulut en faire à sa tête ; et comme elle dit à Jack qu'elle n'avait pas l'intention de travailler avec la pelle, du tout, du tout, mais seulement de la prendre une minute dans sa main, il finit à la longue par la lui donner. Elle en frappa trois fois le sol de la porte, et, la lui rendant, elle lui dit d'essayer ce qu'il pourrait faire. Alors, ma foi, il y eut du changement ; car, au lieu qu'il entraît trois pelletées comme avant, chaque fois qu'il en jetait une dehors, il en sortait neuf autres avec. Le moins que Jack put faire, comme de raison, c'était de remercier l'aimable créature de son assis-

tance ; mais lorsqu'il leva la tête pour lui parler, elle avait disparu. Je n'ai pas besoin de dire, néanmoins, qu'il alla dîner le cœur léger et avec un appétit féroce ; et lorsque le vieux lui demanda comment allait la besogne, Jack répondit qu'elle allait merveilleusement. « Souvenez-vous du croc vide, Jack ? dit le vieux. — Ne craignez rien, votre honneur, répartit Jack ; si ma tâche n'est pas finie, vous pouvez me couper la tête quand vous voudrez.

Jack alla se remettre au travail et il n'y fut pas longtemps, car le soleil n'était pas couché que sa besogne était faite ; et il revint à la cuisine, mangea son souper, et s'asseyant devant la cheminée, chanta l'*Amour parmi les roses*, pour veher le vieux.

C'était une tâche de faire, et sa tête était saignée pour cette fois ; mais le soir, avant qu'il allât se coucher, son maître le fit appeler, le mena dans la salle sanglante, et lui donna des ordres pour le lendemain. « Jack, dit-il, j'ai une jument sauvage qui n'a jamais été attrapée ; il faut que vous alliez la prendre demain dans mon domaine. Sinon, dit le vieux gredin, vous voyez bien ce croc ? votre tête y sera demain, si la jument n'est pas avant le coucher du soleil dans l'écurie que vous avez nettoyée hier.

— Très bien, votre honneur, dit Jack avec insouciance ; je ferai tout mon possible, et si je ne réussis pas, je n'y peux rien.

Le lendemain matin, Jack sortit, une bride à la main, pour aller attraper la jument. Il était à peine dans le domaine qu'il l'aperçut, ma foi, passant à son aise au milieu d'un pré. Jack, voyant cela, se dirigea vers elle, en lui présentant son chapeau comme s'il était plein d'avoine ; mais il tenait derrière son dos la main où était la bride, de peur qu'elle ne la vit et ne décampât. Elle le laissa avancer assez près pour qu'il crût n'avoir plus qu'à lui passer la bride au cou ; mais il y avait une petite erreur dans son compte : car bien qu'elle vint flairer et soufler autour de lui, comme si elle se mettait peu en peine qu'il l'attrapât ou non, lorsqu'il s'élança pour l'arrêter, elle partit comme un trait, la queue en l'air, à l'autre bout du domaine, et Jack de galoper après elle. Mais ce fut bien inutilement ; il ne put la rejoindre du reste de la journée, et elle le fit courir d'un champ dans un autre jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus un souffle dans les corps.

Jack était dans cet état, lorsque la belle créature vint l'appeler pour déjeuner, mais d'un pas si léger que ses jolis petits pieds courbaient à peine l'herbe et les fleurs, la chérie.

« Jack, dit-elle, je crains bien que votre tâche d'aujourd'hui ne soit aussi difficile que celle d'hier.

« C'est vous qui pouvez le dire avec votre jolie bouche, répliqua-t-il ; car, tout essouffé qu'il était, il ne pouvait s'empêcher de l'enjuler, le vaurien.

« Eh bien ! Jack, dit-elle, prenez mon avis et ne vous fatiguez plus à essayer d'attraper cette jument. Il vaut mieux vous dire la vérité : vous n'y parviendrez jamais. Allez déjeuner, et, quand vous reviendrez ici, amusez-vous de votre mieux jusqu'au dîner.

« O Dieu ! dit Jack faisant semblant de croire, le rusé coquin, qu'elle avait promis de l'aider ; je ne demandais qu'une chose : c'est d'être roi ; et, par le ciel ! je sais bien qui serait ma reine.

— Prenez garde, Jack, dit-elle en souriant de la finesse avec laquelle il cherchait à lui faire prendre un engagement ; je ne crois pas avoir promis de vous aider.

— Vraiment ? dit Jack, en s'essuyant la figure avec le pan de son habit, par la raison toute simple que les mouches de poche n'avaient pas encore été inventés dans ces temps-là. Puisse-je ne jamais voir hier, si ce sourire qui se divertit autour de ces lèvres embaumées, ces yeux rayonnants qui vous réchauffent le cœur, ne sont pas faits pour encourager un pauvre garçon à espérer de vous un bon procédé.

« C'est-à-dire, que vous le pouvez sans vous faire du mal ou du tort, car il faudrait être un fier gredin pour accepter de vous un service qui pourrait vous coûter un seul de ces cheveux de soie.

« Eh bien ! dit la dame avec une autre sourire malin, je viendrai vous chercher pour dîner, dans tous les cas. »

Quand Jack revint de déjeuner, il ne se mit plus en peine de la jument, mais il se promena dans le domaine, examinant les avenues, et les allées vertes, et les jolis temples, et les étangs, enfin tout ce qui valait la peine d'être vu. Vers l'heure du dîner, cependant, il commença à avoir l'œil du côté par où devait venir la charmante créature, et, ma foi, c'est elle qui ne fut pas une minute en retard.

« Eh bien ! Jack, dit-elle, je ne vous tiendrai pas plus longtemps dans l'incertitude ; car la bonne idée renarqua que Jack, quoiqu'il ne voulait pas le laisser voir, songeait de temps en temps au croc vide et à la salle sanglante.

« Ainsi, Jack, dit-elle, quoique je n'aie rien promis, je viendrai à votre aide ; et la-dessus, elle tira de sa poche un petit sifflet d'ivoire, et elle eut à peine sifflé trois fois que la jument sauvage vint à sa portée, aussi prompte que le vent. Elle prit la bride, la lui jeta au cou, et remit la bête aux mains de Jack. « N'avez pas peur, maintenant, Jack, dit-elle, vous la trouverez aussi douce qu'un agneau ; et, pour preuve, marchez devant elle et vous verrez qu'elle vous suivra partout où vous irez. »

Jack, comme vous pouvez penser, lui adressa force compliments ; rapportez-vous-en aux gens de son pays pour savoir dire des douceurs aux dames, — et l'innocente s'en alla en souriant comme d'habitude.

Lorsque Jack mena la jument, si son maître avait eu la veille un sombre nuage sur la figure, ce nuage portait la foudre en ce moment. Le fait est, le vieux pêcheur, qu'il faillit crever de dépit, car il avait espéré prendre la tête de Jack au croc, et il se trouvait encore avoir compté sans son hôte. Jack lui chanta l'*Amour parmi les roses* pour le remettre en bonne humeur.

« Jack, dit le vieux brigand essayant de lui faire bonne

mine, vous avez rempli deux tâches difficiles ; mais vous savez que c'est le troisième coup qui fait feu ; ainsi prenez-y garde.

« Ne vous inquiétez pas, » dit Jack, lui parlant roide et ferme ; car, comme le chien le lui avait dit, il se savait un ami en cour. « Sachons ce que c'est, en tout cas. »

CARLETON.

(Traduit par LÉON DE WAILLY.)

La fin au prochain numéro.

Correspondance.

Un abonné à Lorient. Nous publions cette carte, monsieur, très inessamment avec un travail plus complet sur la Californie.

M. L. D'O. à Jarnac. Il faut, monsieur, des sujets d'un intérêt moins local.

M. T. H. Il n'y a, monsieur, que le parti pris de ne pas publier de vers dans *l'Illustration* qui puisse nous empêcher d'insérer les vôtres. Nous reviendrons volontiers sur cette résolution, si tous ceux qui demandent assise étaient aussi bien tournés et venaient aussi à propos que ceux-ci. Mais...

Un abonné à Compiègne. Merci de l'avis, monsieur ; nous en profiterons sur un point déjà jugé par nous-même ; pour le sur-plus, nous vous demandons la permission de faire passer nos sentiments aux vôtres. Nous verrons bien.

Un abonné à Saint-Cyr. Nous ferons tout cela, monsieur, avec le temps ; mais il faut du calme pour s'intéresser à de tels sujets. Espérons.

M. Louis H. à Beziers. Nous sommes d'accord, monsieur, et nous n'y reviendrons plus ; mais ne faut-il pas, pour les encourager, essayer de toutes les tentatives utiles ?

M. P.-S. E. Il s'agit de trouver l'écrivain spécial ; nous le recherchons.

A M. X.-V. Z. à Bourg. Ce n'est pas sans motif que nous avons suivi, pour la plupart des figures de notre calendrier astronomique illustré, le mode ordinaire de gravure. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les publications anglaises du même genre pour reconnaître combien nos traits noirs sur fond blanc sont préférables aux traits blancs sur fond noir, lorsque les figures sont un peu chargées de lettres et de détails. Cependant, monsieur, et nous n'y reviendrons plus : votre observation d'une manière absolue. Ainsi nous publions un blanc sur fond noir diverses phases de l'éclipse de lune du 5 mars prochain.

Histoire illustrée de l'Empereur Napoléon (1).

Les hommes ne manquent jamais aux circonstances, a dit Montesquieu. Toutes les fois que le monde a eu besoin d'une pensée nouvelle, pour ne pas périr avec les croyances, les institutions et les empires, dont la vitalité était épuisée et la destinée accomplie, il s'est trouvé des spéculateurs transcendents, dont on a fait, suivant les temps et suivant la profondeur ou l'élevation de leur génie, des dieux, des prophètes ou des sages ; il s'est trouvé des penseurs sublimes pour concevoir l'idée génératrice, dans l'isolement et le mystère de l'inspiration ; des philosophes pour l'enseigner dans les écoles, des tribuns pour la porter sur la place publique, des législateurs pour lui donner la consécration politique, et des conquérants pour étendre la sphère de sa propagation et de sa puissance.

Jusqu'à présent ce n'est guère, à l'œuvre de la civilisation universelle, que les grands capitaines de l'antiquité et des temps modernes ont obtenu l'admiration de leurs contemporains et de la postérité. Le nombre ou l'éclat des triomphes, l'art de gagner des batailles, la science des retranchements, le mérite des difficultés vaincues et des dangers bravés, les gigantesques expéditions et les vastes conquêtes, tout ce qui révèle le génie et donne l'illustration militaire, voilà ce que l'histoire a surtout mis en relief, et ce qui éblouit encore les peuples, dans la vie des hommes extraordinaires qui ruinent ou fondent des empires par la puissance des armes. Aussi, à défaut de comprendre la valeur philosophique de leur propagande meurtrière, et pour ne savoir reconnaître en eux que de magnifiques dévastateurs, plus d'un écrivain célèbre, affectant le paradoxe et bravant l'engagement et le préjugé classiques, a-t-il essayé de renverser le piédestal de leurs statues et de braver l'autorité des siècles. C'est ainsi que Rousseau le lyrique a refusé d'admirer dans Alexandre ce qu'il abhorre en Attila, et que Boileau, si prodigue d'épithètes envers Louis XIV, n'a voulu voir dans le disciple d'Aristote, vainqueur de Darius, qu'un *cervelé* qui mit l'Asie en cendres.

Que l'on proclame à bon droit la supériorité rationnelle de notre époque sur les âges antérieurs, ce n'est pas nous, sectateurs zélés et persévérants de la perfectibilité humaine, qui hésiterions à la reconnaître. Mais il y aurait par trop d'orgueil, au temps présent, à supposer que le monde n'est raisonnable que d'hier, et à taxer le temps passé d'aberration et d'insanité dans ses jugements historiques et ses opinions rationnelles le plus universellement et le plus anciennement accredités. Quand les peuples ont accordé, avec tant de constance et d'unanimité, au grand homme de guerre l'ovation pendant sa vie et les honneurs du Panthéon à sa mort, ce n'est pas la séduction de la gloire qui les a poussés toute seule à cette admiration et à cette reconnaissance inaltérables. A l'influence du prodige sur les nobles cœurs et les imaginations ardentes se joignait la prévision instinctive que les hauts faits et les événements immenses, qui enlanaient les âmes généreuses et recevaient partout la sanction de l'enthousiasme populaire, loin d'être

(1) Histoire de l'Empereur Napoléon, par M. P.-M. Laurent, édition populaire illustrée par Horace Vermet. — Types et uniformes des divers corps militaires de la République et de l'Empire par H. Bellangé. — Frontispices, têtes de pages, ornements historiques, etc. Un volume très grand in-8°, publié en 30 livraisons à 50 centimes. Paulin, Lechevalier et C^o, rue de Richieu, 60.

perdue pour la sainte cause du progrès social et de ne jeter qu'un stérile éclat sur la carrière de quelques nations ou de quelques hommes, auraient nécessairement des conséquences non moins utiles à la famille humaine tout entière que glorieuses pour quelques-uns de ses membres.

En effet, que le peuple d'Égypte déborde sur l'Asie, ou qu'il établisse ses colonies victorieuses dans les îles et sur le continent de la Grèce, c'est la civili-

aujourd'hui la société européenne tout entière.

Voilà l'homme dont le souvenir sera gardé religieusement sous le chaume, selon l'expression du plus populaire de nos poètes.

Voilà l'homme dont nous essayons de refaire succinctement l'histoire et de résumer la vie, après tant

d'histoires, de biographies et de mémoires, dans lesquels l'esprit de parti a puisé toutes les formules hyperboliques de la louange ou de la haine. (Introduction



sation de Thèbes et de Memphis qui marche à la suite de Sésostris ou de Cécrops.

Que l'épée d'Alexandre brise le trône de Cyrus et soumette l'Orient jusqu'à l'Inde, c'est la civilisation d'Alroës qui triomphe sous le nom et par le bras de l'élève du Stagyrte; c'est le siècle de Périclès, dont la conquête traîne après elle la trace lumineuse; c'est l'art et la science de l'Attique; c'est la philosophie de l'Académie et du Lyceë, dont la victoire étend le relief dans des contrées lointaines et de vastes empires.

Que César subjuguë le Parthe et le German; qu'il plante les aigles romaines du sommet du Caucase aux monts de la Calédonie; qu'il passe des Gaules en Italie, de Rome en Macedoine, des plaines de Pharsale aux côtes d'Afrique, des ruines de Carthage aux bords du Nil et de l'Euxie; qu'il franchisse tout à tour le Bosphore et le Rhin, le Taurus et les Alpes, l'Atlas et les Pyrénées; dans toutes ces courses triomphales il ne fait que promener, sous la protection de sa gloire personnelle, le nom, la langue, les mœurs, la civilisation de Rome; il porte avec lui le siècle d'Auguste, qui est près d'éclorre, il initie les peuples idolâtres à ce scepticisme qui ne permet plus aux augures romains de se regarder sans rire; il fonde la plus grande unité politique que la terre ait connue, et prépare, par la fusion de vingt royaumes en un seul empire, l'établissement de l'immense association que l'Église chrétienne doit former dans l'ordre spirituel. Jaloux d'égaliser ou de surpasser Alexandre, qu'il admire, et de continuer l'œuvre des tribuns dont il a recueilli l'héritage, il agrandit, par les prodiges du glaive, la sphère où va se développer pacifiquement une doctrine qui, mieux que les Gracques et Marius, saura relever les humbles et abaisser les superbes.

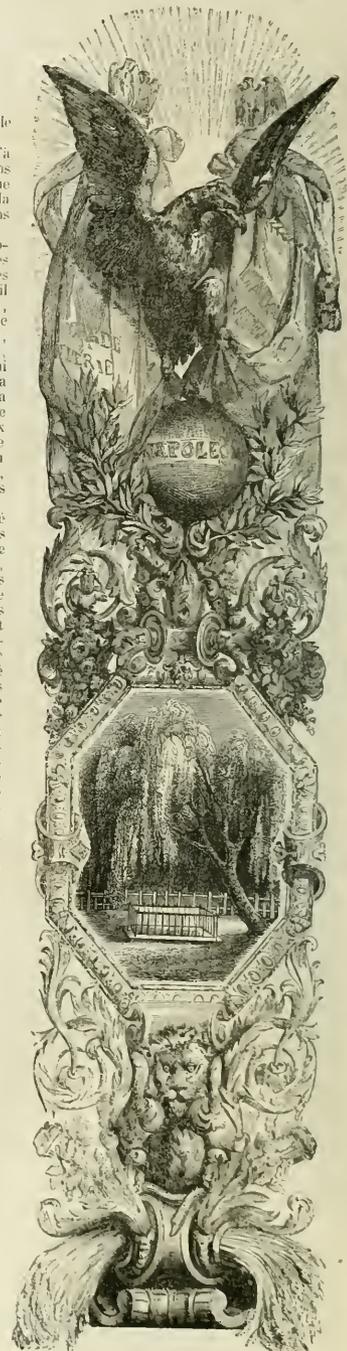
Et bien! de tous ces magnifiques conquérants, nul n'a autant secondé que Napoléon, par ses armes victorieuses, les grands enseignements, les initiations pratiques et toutes les communications civilisatrices que la guerre établit entre les peuples. Si Alexandre porte avec lui le siècle de Périclès, et César celui d'Auguste; s'ils sont accompagnés l'un et l'autre dans leurs triomphes par le génie d'Homère et de Sophocle, de Platon et d'Aristote, de Cicéron et de Lucrèce, de Virgile et d'Horace; Napoléon porte avec lui trois siècles et les arts, les sciences et la philosophie ont également illustrés, et son entourage n'est pas moins brillant que celui de ses devanciers. Il traverse l'Europe avec Montaigne et Descartes, avec Corneille et Racine, avec Voltaire et Rousseau. Son quartier général forme une véritable université ambulante, où préside l'esprit du dix-huitième siècle, et qui visite les nations arriérées du septentrion et du midi pour les soumettre à l'influence des mœurs et des doctrines de la nation que le monde policé reconnaît pour sa reine. Il a beau caresser en France les souvenirs de l'aristocratie et flatter les préjugés monarchiques, par un replâtrage éphémère d'institutions écroulées sous le poids de la vérité, il n'en est pas moins le plus puissant des démocrates, le plus redoutable des novateurs, le propagandiste le plus dangereux pour la vieille Europe, le représentant et le *verbe* de cette grande révolution dont Mirabeau donna le signal avec les foudres de l'éloquence, et que le comité de salut public défendit avec les foudres de la terreur, et que lui, Napoléon, doit affermir et propager avec les foudres de la guerre; révolution qu'on appela *française* à son berceau, mais qui a déjà suffisamment montré, en grandissant, qu'elle était destinée à devenir UNIVERSELLE.

Voilà l'homme prodigieux dans lequel les gens de cour, les oisifs de salon et les oligarques de village ne savaient ou ne voulaient voir qu'un despote odieux et un conquérant insatiable, tandis que l'artisan, le laboureur et le soldat, dont l'instinct était plus sûr que le rationalisme de ces vains et impuissants critiques, voyaient et voient encore en lui l'homme-peuple, l'envoyé ou le protégé de Dieu, le produit le plus glorieux de l'émancipation politique du mérite et du génie, la personnification de l'esprit d'égalité qui régnait dans l'administration et dans les camps, et qui travaille



Un pauvre de sa gloire
Sous le chaume, bien longtemps,

BÉRANGER.



Quelques mots encore sur l'émancipation des Femmes (1).

Histoire morale des femmes, par M. ERNEST LEGOUVÉ (2).

C'est malgré lui sans doute, disais-je en terminant mon premier article sur ce sujet, que le nom de M. Legouvé a été mis aux farces sacrilèges, aux indignes parades des banquetts et des femmes socialistes. Depuis lors, j'ai appris de bonne source que non-seulement il n'y est pour rien, mais qu'encore il a vivement protesté contre l'insigne honneur que prétendent lui faire ces dames en chantant ses louanges et en trinquant à sa santé. Cette conduite, assurément, n'étonnera personne de ceux qui ont assisté à son cours du collège de France, ou lu le livre où il l'a produit, revu, corrigé et augmenté. C'est, je le répète, l'œuvre d'un homme d'esprit et de sens, un travail sérieux et qui a droit, par conséquent, à un sérieux examen.

Prendre en main la cause des femmes, exposer chaleureusement leurs grands et leurs petits mérites, c'est, chez M. Ernest Legouvé, une tradition de famille; c'est continuer l'œuvre de son aimable père, dont le poème est si honorablement connu des gens de lettres et des gens du monde. Aussi est-ce aux mères paternelles que M. Legouvé a pieusement dédié son ouvrage, dont le but n'est pas, comme il le dit fort bien en commençant, de dénigrer les hommes des places qu'ils occupent et doivent naturellement occuper, mais de faire ouvrir aux femmes les carrières où les appellent les avantages particuliers de leur caractère et de leur sexe, et d'améliorer sur tous les points les conditions morales et matérielles de leur existence.

L'Histoire de M. Ernest Legouvé est divisée en cinq livres où il considère successivement les droits et les devoirs, le présent et le passé de la femme comme fille, comme amante, comme épouse, comme mère, et, en dernier lieu, comme membre de la cité.

Le premier trait qui vous frappe et vous prévient favorablement dès qu'on lit les pages d'un de ces livres, c'est l'érudition de l'auteur, qui a consciencieusement étudié tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à son sujet. Il est évident que M. Legouvé s'en est occupé de longue main, et qu'il n'a rien de commun avec ces réformateurs improvisés, qui apparaissent le lendemain des révolutions pour indoctriner les masses, et les égarent avec des phrases sonores. C'est toujours au nom du passé, au nom de l'expérience, que M. Legouvé examine et contrôle l'état actuel de notre société. Sans cesse il s'appuie sur les enseignements de l'histoire, et il demeure partout fidèle à sa devise, à l'épigraphie qu'il a inscrite sur le frontispice de son livre : « *Posteriori diis prioris est discipulus, Aujourd'hui est l'élève d'hier.* »

Hier, les femmes n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. Depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours, leur condition a toujours été s'améliorant. Sommes-nous donc fondés à croire qu'elle ne s'améliorera plus, et qu'à l'égard des femmes, il n'y a pas aussi quelque chose à faire?

Autrefois, par exemple, jamais une fille n'était la bienvenue dans une famille. Elle portait, dès sa naissance, la peine de l'infirmité de son sexe. Dans l'Inde, quand la mère accouchait d'un garçon, le père allait chercher ce qu'il avait de plus précieux, et le couvrait d'or, l'enduisait ses lèvres de miel, et il l'appelait *Pouttra* ou *l'Enfant du devoir*. Mais quand, au contraire sa femme ne lui donnait qu'une fille, non-seulement il ne la nommait pas *Pouttra*, mais il lui refusait et le lait et le miel. La mère d'un fils montait par ce seul titre au premier rang des épouses; et celle-là qui ne savait faire que des filles, pouvait être répudiée la onzième année. Tel est l'arrêt de Manou, arrêté qui fait peu d'honneur, il faut bien le dire, à la galanterie de ce grand législateur indien.

À Sparte, à Rome, au moyen âge, il en fut à peu près ainsi; et aujourd'hui même, s'il faut en croire M. Legouvé, le fermier breton, dont la femme met au monde une fille, dit uniquement : Ma femme a fait une misse cochée.

C'est et est prouvé, à toutes les époques, dans les sociétés antiques et du moyen âge, toutes les lois sur l'héritage, sur le mariage, ou les droits des femmes étaient si impitoyablement sacrifiées aux droits et aux convenances des hommes. Le frère même, sous l'empire du régime féodal, avait le pouvoir de vendre sa sœur, et son autorité était alors si absolue que souvent le père et la mère n'osaient s'opposer à ce honteux trafic.

Plus tard, on ne vendit plus les filles, mais, bon gré mal gré, on les cloitra, pour grossir de leur part dans le patrimoine la fortune du frère, et le mettre en état de faire un bel établissement, de soutenir le nom de la famille. Ces iniquités ont subsisté jusqu'à la révolution française qui consacra, dans le Code civil, l'égalité complète des droits de succession entre la fille et le fils, aussi bien qu'entre les fils eux-mêmes.

C'est quelque chose, mais cela ne suffit pas, selon M. Legouvé, et la loi et la société sont bien loin encore de traiter les filles comme les hommes. En matière d'éducation notamment, on fait tout pour les uns et rien ou presque rien pour les autres. Pourquoi dit notre auteur, n'apprendraient-on pas aux filles le grec et le latin, la géométrie et la philosophie, la physique et la chimie, un peu de médecine et de botanique, l'histoire naturelle et l'hygiène, etc.? Les femmes feraient mieux des confitures, si elles savaient la chimie; et si elles savaient la philosophie, elles liraient Descartes et siffieraient M. Pierre Leroux.

Certes, si l'éducation encyclopédique des femmes devait avoir ces heureuses conséquences, je la voterais de grand cœur. J'aime beaucoup les confitures, et peu M. Pierre Leroux. Mais, est-il bien nécessaire que, pour en arriver là,

il faille faire des femmes des docteurs *in uteroque*, prêts à soutenir contre tout venant des thèses *in omni re scilicet et quibusdam dieb.* J'en appelle ici aux sentiments de M. Legouvé. Que préfère-t-il dans le fond de l'âme, que préfère tout homme sensé, et qui veut le mieux d'une femme barbare de grec et de latin, de chimie et d'astronomie, ou d'une femme qui s'est bornée à puiser dans le commerce de quelques bons livres ce qu'il en faut pour former son goût, mûrir sa raison, la rendre digne d'être aimée et estimée dans le monde où elle doit vivre? Je l'avoue à ma honte, je suis sur ce chapitre terriblement arriéré. En 1849, je ne trouvais rien de mieux à en dire que ce qu'en disait, en 1672, le Citadin des *Femmes savantes*.

J'ajoute que dans la polémique de Lebrun-Pindare et de Legouvé sur la grande question de savoir si l'œuvre sied aux doigts de roses, j'aurais tenu pour Lebrun contre l'auteur du *Mérite des Femmes*. Non, l'encre ne sied pas aux doigts de rose, et je n'aimerais jamais à voir sortir d'une jolie bouche les dactyles et les spondees de Virgile et d'Horace.

M. Legouvé m'opposera peut-être quelques belles dames qui savent le latin, et qui passent cependant pour avoir été fort aimables : madame de Sévigné, madame de La Fayette, etc. Mais franchement, qu'est-ce que cela prouve? est-il permis de prendre pour règle de l'éducation des femmes, l'exemple de quelques grandes dames qui, aux avantagés d'un esprit privilégié, joignaient un loisir que n'a aujourd'hui aucune femme, même la mieux traitée par la fortune? Plus la société se démocratise, plus se multiplient les obligations mutuelles qu'elle nous impose les uns à l'égard des autres, et plus diminue la part des loisirs consacrés au culte des lettres. Chacun aujourd'hui a ses travaux et ses soucis de chaque jour. On lit de moins en moins, cela est triste à dire; mais cela est. Cette société française des deux derniers siècles, qui pouvait se livrer entièrement au charme des jouissances de l'esprit et des relations élégantes, cette société n'existe plus. Si vous apprenez aux femmes du grec, du latin, de la philosophie, qu'en feront-elles? Des livres? Dieu merci, nous en avons déjà suffisamment. Et si elles n'en font rien, à quoi bon le leur apprendre?

Mais, dit M. Legouvé, il ne s'agit pas de savoir ce qu'une femme fera de ceci ou de cela. On dirait vraiment que la femme n'est rien en elle-même, et qu'on a peur de lui apprendre quelque chose qui ne serve pas à son mari ou à ses enfants. L'auteur est très brillant quand il touche cette corde-là. Mais il y décline, si je ne me trompe, plus de beaux mots que de raisons. Pour le bien entendre, laissons-le un moment parler lui-même :

« Un fait m'a toujours frappé et blessé : toutes les vertus que l'on cultive chez les jeunes filles, toutes les occasions de s'instruire qu'on leur donne, ont toujours pour objet le mariage, c'est-à-dire le mari. On ne voit ou on n'élève dans la jeune fille que l'épouse. A quoi lui servira telle qualité ou tel talent quand elle sera mariée? dit on sans cesse. Son développement est un moyen, jamais un but. La femme n'existe-t-elle donc point par elle-même? N'est-elle fille de Dieu que si elle est compagne de l'homme? N'a-t-elle pas une âme distincte de la notre, tenant comme la nôtre à l'infini par la perfectibilité?... »

Soit, la femme a une âme, la femme existe sans l'homme, elle existe comme créature naturelle, mais non comme personne sociale. Dès qu'elle fait partie de la société, il convient de l'élever en vue de la position qu'elle est appelée à y occuper, des devoirs qu'elle y devra remplir. Cette position, ces devoirs, ce sont généralement ceux d'épouse et de mère. Avant donc de lui enseigner quelque chose, on est parfaitement fondé à demander : A quoi cela lui servira-t-il pour être agréable ou utile à son mari? à quoi cela lui servira-t-il pour élever ses enfants?

D'ailleurs, on n'en agit pas autrement à l'égard des hommes, et l'éducation qu'on leur donne est toujours en raison des carrières auxquelles on les destine.

L'homme comme homme, la femme comme femme, ne peuvent être considérés d'une manière abstraite. Il n'est du moins impossible de les comprendre ainsi.

Enfin je ne vois pas que ce qui doit ajouter aux charmes et aux qualités de la femme qu'on tant qu'épouse et mère, puisse le moins du monde lui nuire comme femme.

Je crois ce point vidé. De l'éducation passons donc à la séduction. L'une amène souvent l'autre, lorsqu'il n'y a pas de rapport entre la fortune des jeunes filles et la manière dont on les élève. Mais, sans insister sur ce point, bornons-nous à examiner la loi sur la séduction, que M. Ernest Legouvé trouve beaucoup trop dure pour les séducteurs, et beaucoup trop dure pour les séduites. Selon M. Legouvé, le législateur ne devait avoir d'autre pensée que de défendre la femme contre l'homme et contre elle-même; il devait se jeter entre le corrupteur et la victime, et rétablir énergiquement les droits de la justice et de la pudeur. Au lieu de cela, que fait le Code? Il déclare que « la fille, des l'âge de quinze ans, répond seule de son honneur, » et que « toute séduction est immorale. » Enfin il laisse à la charge de la mère tous les enfants naturels.

« Un tel abandon de la pudeur publique, dit M. Legouvé, ne se rencontre chez aucun peuple civilisé, ni même barbare. » Et il invoque la loi de Moïse, celle des Visigoths et des Francs, le droit écrit et le droit coutumier du moyen âge, qui tous punissaient la séduction de peines sévères. Nous serions donc, à l'en croire, beaucoup plus immoraux que nos aïeux. M. Legouvé reconnaît cependant qu'en ce qui concerne le rapt et le viol, notre législation est juste et sage. Et, moi, j'ajoute que je la trouve telle, même dans sa tolérance envers les séducteurs. Au fond, l'esprit de notre législation est partout le même, et cet esprit me paraît toujours inspiré par une haute et saine raison. La loi a voulu frapper sévèrement tous les délits, tous les crimes qui portent une flagrante atteinte à la liberté, aux droits d'autrui; tels sont le rapt et le viol. Mais en même temps par le même respect pour cette liberté, elle n'a pas voulu intervenir dans

le cas où tout s'est accompli ou a pu s'accomplir par consentement mutuel; telle est la séduction. Ou est le séducteur, ou est le séduit? Lequel des deux individus a entraîné l'autre, on ne le sait, on ne peut du moins le savoir précisément dans la plupart des cas de séduction, et la recherche en serait presque toujours aussi vaine que scandaleuse.

Agissant par raison et non par sentiment, le législateur n'a voulu frapper que ce qui offrait un *corpus delicti*, c'est-à-dire un acte nettement déterminé et saisissable. Ainsi, il n'a pas épargné les séducteurs *ex professo*, les corrupteurs qui fout de la corruption métier et marchandise. Il y a là un fait précis qui peut se constater et qui tombe par conséquent sous la main de la justice. M. Legouvé trouve ces corrupteurs trop peu punis par une peine dont le *maximum* est de deux ans d'emprisonnement. En cela il peut avoir raison, mais je doute, qu'à moins de renverser tout le système de notre législation, il arrive à faire juger les séducteurs comme les voleurs, les assassins et comme les auteurs d'un rapt ou d'un viol.

Je ne voudrais pas trop chicaner M. Legouvé, et cependant la critique ne vit que d'objections, ou du moins d'observations. J'ai déjà dit d'ailleurs que son livre était écrit avec beaucoup d'esprit, et j'ajoute qu'il renferme bon nombre d'anecdotes piquantes, très spirituellement contées, de citations heureusement choisies, et de remarques de détail très judicieuses. Je louerais encore sans réserve les pages vraiment charmantes sur le rôle que la fille et la sœur jouent dans la famille. Ce qu'il dit de la sœur surtout m'a vivement touché, et je ne doute pas qu'il ne touche de même tous les cœurs délicats, tous les esprits bien faits. Quoi de mieux dit et de mieux senti que ces lignes d'une page que j'aurais voulu citer tout entière :

« Qui de nous, dans un de ces jours de rébellion ou l'on jure de quitter la maison paternelle, qui de nous ne se souvient d'avoir senti tout-à-coup sa main saisie doucement par la main d'une sœur, de s'être laissé entraîner malgré soi dans une chambre où l'on avait fait serment de ne plus rentrer, et de s'être précipité, à la voix touchante de la conciliatrice, dans ces bras paternels qui sont toujours si pressés de se rouvrir? Quand la mort nous enlève nos parents, auprès de qui les retrouvons-nous par le souvenir? Auprès de notre sœur. Nos entretiens avec elle évoquent les jours qui ne sont plus, les êtres que nous pleurons, et il nous semble, en la pressant sur notre poitrine, que nous embrassons à la fois en elle et notre père, et notre mère, et notre jeunesse évanouie? »

Pendant nous n'avons pas fini notre procès avec M. Legouvé. Dans son livre de *l'Amante*, il y a une histoire de l'Amour, ou plutôt des deux amours, tels que les a distingués Platon, qui appelle l'un Uranie ou la Venus céleste, et l'autre Polymnie, ou la Venus terrestre et populaire. La première, le pur amour, selon M. Legouvé, n'a pas été connue des anciens, pas même de Platon, qui a fait une étrange application de l'amour céleste. Ce sont les premiers poètes du moyen âge, Dante, Pétrarque et les troubadours, qui ont révélé au monde moderne les charmes et les délicatesses du véritable amour; en France, il inspira au quinzième siècle Christine de Pisan, et au dix-septième siècle Corneille, sous les auspices de la marquise de Rambouillet. Quant à Racine, si l faut en croire M. Legouvé, il n'entendait rien à l'amour chaste et pur des Pauline et des Chimène, Hermione, Roxane, Phèdre, des femmes sensuelles et jalouses, voilà son partage. On ne trouve pas chez lui *l'Amour éducateur*. Le fait est qu'on ne peut pas tout y trouver, et qu'après avoir écrit *Monime*, *Junie*, *Atalide*, *Esther*, *Andromaque* et *Josabet*, il a pu croire qu'il avait, comme un autre, rendu justice au mérite des femmes.

Vraiment je m'étonne que M. Legouvé ait parlé de Racine avec tant de légèreté et d'injustice. Il va même jusqu'à dire qu'on ne trouve dans son théâtre « ni cœur de héros ni cœur de citoyen. » Que M. Legouvé lise Racine du commencement à la fin. Si j'étais son directeur, supposez qu'il en ait un, c'est la douce pénitence que je lui imposerais. Un autre lui ordonnerait de lire les drames de M. Hugo. Mais je ne veux pas la mort du pêcheur.

M. Legouvé me paraît beaucoup plus dans le vrai lorsqu'il parle de l'épouse et de la mère. Je regrette que le défaut d'espace ne me permette pas de le suivre de près sur ce terrain, ou, le divorce excepté, il me paraît avoir presque toujours raison, avec esprit et parfois avec éloquence. J'indiquerais notamment un chapitre intitulé : *Formation de l'idéal du mariage*, où l'auteur retrace les diverses phases par où le mariage a passé, et par où il s'est élevé progressivement à l'idée que nous nous en faisons aujourd'hui, et qui est de beaucoup supérieure à celle qu'on en avait autrefois.

Enfin, en considérant les femmes comme membres de la cité, M. Legouvé fait preuve de beaucoup de tact. « Appeler les femmes, dit-il, concurrentement avec les hommes dans les fonctions viriles, ce serait anéantir d'une autre façon le génie féminin; ce serait ramener les femmes à l'assujettissement en les condamnant à l'infirmité. Il faut qu'elles fassent l'histoire de la patrie, nous en enseignent combien est triste, funeste et souvent honteux le rôle des femmes dans les affaires publiques. M. Legouvé en cite cinq exemples bien mémorables dans notre première révolution : celui de Marie-Antoinette comme reine, de madame Roland comme femme d'Etat, de Thérèse de Mercuriot comme soldat, de Rose Lacombe comme clubiste, d'Olympe de Gouges comme journaliste.

Administrer les hôpitaux, surveiller et diriger les prisons de femmes, présider aux soins de l'instruction et de l'éducation féminines, telles sont les fonctions sociales et quelque peu politiques que M. Legouvé réclame pour les femmes; et, dans ces limites, il pourrait bien avoir raison, bien que plus d'une difficulté s'oppose encore à la réalisation de ses idées.

Tel est le livre de M. Ernest Legouvé, livre qui fait beau-

(1) Voir le numéro du samedi 20 janvier.

(2) Chez Gustave Sandre.

coup d'honneur, non-seulement à ses sentiments, mais encore à son érudition, à son esprit, à son goût. C'est, en somme, un ouvrage piquant et agréable, souvent vrai, presque toujours ingénieux. Je n'ai pas été partout de l'avis de l'auteur et le lui ai dit franchement, parfois même un peu rudement. Mais ce sont les critiques qui donnent du prix aux éloges. En fait d'éloges, M. Legouvé brigue, dit-on, ceux de l'Académie française et le prix Montyon par-dessus le marché. Je le lui souhaite, il l'a bien gagné. Son livre renferme, par-ci, par-là, quelques paradoxes, quelques idées un peu aventureuses, il n'en est pas moins consacré, en somme, à la défense, à la glorification de tous les vrais sentiments de famille. Littérairement, d'ailleurs, c'est un ouvrage fort distingué, et d'un style qui n'a rien de commun avec celui de ces petites histoires édifiantes, de ces manuels de morale enfantine, dont l'Académie, fautedemieux, couronne annuellement la parfaite innocence.

ALEXANDRE DUFAL.

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE FÉVRIER 1849 (1).

SOLEIL.

La durée de sa présence sur l'horizon n'a augmenté que de 44 minutes pendant le mois de janvier, qui a 31 jours; elle va augmenter d'une heure et demie pendant le mois de février, qui n'a que 28 jours.

Le soleil se lève à 7^h 33^m le 1^{er}, et à 6^h 47^m le 28; il se couche à 4^h 56^m le 1^{er}, et à 3^h 40^m le 28. L'augmentation est donc de 46 minutes le matin et de 44 minutes le soir.

La hauteur du soleil sur l'horizon va aussi croissant chaque jour. Elle est de 24[°] 7' le 1^{er}, et de 43[°] 16' le 28.

Pendant tout le cours de ce mois, les montres et les horloges bien réglées marquent constamment midi avant le passage du soleil au méridien. L'avance, qui est de 13^m 56^s le 1^{er} du mois, augmente jusqu'au 11, où elle est de 14^m 32^s. A partir de cette époque, elle va en diminuant avec lenteur jusqu'au 28, jour où elle n'est plus que de 12^m 46^s.

LUNE.

Nous employons une figure semblable à celle que nous avons donnée le mois dernier pour exprimer à la fois la durée du jour, la durée de la lumière que donne la lune pendant la nuit, et l'heure de son lever ou de son coucher, quand c'est une des heures de la nuit.

DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE.

DATES	JOURS	Le matin.	Le soir.	AGE de la LUNE.
1	jeud	12h 32m	4h 56m	9
2	vend.	12h 32m	4h 56m	10
3	sam.	12h 32m	4h 56m	11
4	dim.	12h 32m	4h 56m	12
5	lund.	12h 32m	4h 56m	13
6	mar.	12h 32m	4h 56m	14
7	mer.	12h 32m	4h 56m	15
8	jeud.	12h 32m	4h 56m	16
9	vend.	12h 32m	4h 56m	17
10	sam.	12h 32m	4h 56m	18
11	dim.	12h 32m	4h 56m	19
12	lund.	12h 32m	4h 56m	20
13	mar.	12h 32m	4h 56m	21
14	mer.	12h 32m	4h 56m	22
15	jeud.	12h 32m	4h 56m	23
16	vend.	12h 32m	4h 56m	24
17	sam.	12h 32m	4h 56m	25
18	dim.	12h 32m	4h 56m	26
19	lund.	12h 32m	4h 56m	27
20	mar.	12h 32m	4h 56m	28
21	mer.	12h 32m	4h 56m	29
22	jeud.	12h 32m	4h 56m	30
23	vend.	12h 32m	4h 56m	1
24	sam.	12h 32m	4h 56m	2
25	dim.	12h 32m	4h 56m	3
26	lund.	12h 32m	4h 56m	4
27	mar.	12h 32m	4h 56m	5
28	mer.	12h 32m	4h 56m	6

(1) Quelques fautes se sont glissées dans le Calendrier de janvier. Ce sont les suivantes :

P. 319, 5^e col., Soleil, ligne 6, au lieu de 27[°] 7' 14", lisez 23[°] 56' 14".

ligne 14, au lieu de 13[°] 56", lisez 13[°] 48".

P. 320, 1^{re} colonne, ligne 5, au lieu de qui précède, lisez qui suit.

ligne 9, au lieu de un peu avant 4^h, lisez un peu après 4^h.

sur la figure de la route apparente de Mars, la ligne d'horizon est prise pour 7^h du matin, et non pour 5^h 1/2 du soir.

1^{er} exemple : Quelle est la durée du jour le 7 février ? Combien de temps la lune éclairera-t-elle dans la nuit du 7 au 8 ?

L'espace blanc du milieu de la figure, sur la tranche horizontale qui correspond au 7, est limité par deux lignes qui indiquent, l'une un peu moins de 7^h 1/2, l'autre un peu plus de 5^h. Et, en cet état, le 7 février, le soleil se lève à 7^h 14^m du matin, et se couche à 3^h 6^m du soir.

A droite de la figure, toujours sur la tranche horizontale correspondant au 7, la teinte noire qui commence au coucher du soleil finit à 3^h 1/2, et la teinte grise va sans interruption jusqu'à minuit.

A gauche de la figure, sur la tranche horizontale correspondant au 8, la teinte grise règne seule depuis minuit jusqu'au lever du soleil.

On en conclut donc que, dans la nuit du 7 au 8, la lune sera constamment sur l'horizon, si ce n'est pendant moins d'une demi-heure le soir après le coucher du soleil.

Le signe ☉ qui est placé à droite de la figure, sur la bande correspondant au 7, indique la pleine lune.

Le signe ☾, représente le dernier quartier, et ☽ la nouvelle lune.

2^e exemple : Combien de temps la lune éclairera-t-elle dans la nuit du 19 au 20 ?

Nous rencontrons, sur la tranche horizontale correspondant à 19, du noir seulement, à droite de la figure, depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit.

Sur la tranche horizontale du 20, à gauche de la figure, le noir règne exclusivement de minuit à 5^h 20^m du matin; alors commence la teinte grise, qui dure jusqu'au lever du soleil.

On en conclut que, dans la nuit du 19 au 20, la lune ne sera sur l'horizon qu'à partir de 5^h 20^m du matin; tout le reste de la nuit, nous serons privés de la clarté de notre satellite.

Routes apparentes des Planètes.

Les figures que nous avons données dans notre numéro du 13 janvier pour Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune nous dispensent d'en établir de nouvelles pour le mois de février, puisqu'elles font connaître la trace du mouvement apparent de ces planètes pour l'année entière. Mais elles ne nous dispensent pas de parler de chacune des planètes en particulier, ni, à plus forte raison, de tracer les routes apparentes de Mercure, de Vénus et de Mars.

Mercury. — Il se lève à 8^h 14^m du matin, et se couche à 6^h 21^m le 1^{er} février. Il paraît chaque jour plus tôt sur l'horizon du 1^{er} au 28, époque où il se lève à 6^h 8^m.

Route apparente de Mercure pendant les mois de février et de mars.



Quant à l'heure de son coucher, elle va en retardant chaque jour du 1^{er} au 11, jour où il se couche à 6^h 34^m; mais du 11 au 28, le coucher va en avançant, et le 28 même la planète se couche à 5^h 1^m.

C'est le 11 qu'il se couchera le plus longtemps après le soleil; l'intervalle des deux couchers sera alors de 1^h 32^m. Mercure se présentera donc encore d'une manière favorable aux observations, le soir, du 1^{er} au 18 ou au 20. A partir de cette époque, il se perd dans les rayons du soleil, et ne commence à s'en dégager, le matin, que dans les derniers jours du mois, ou plutôt dans les premiers jours du mois suivant.

La route apparente de Mercure pendant les mois de février et de mars est représentée dans notre figure 2. On voit qu'elle est directe jusque vers le 14 février, stationnaire à cette époque, et qu'elle devient rétrograde jusqu'à 7 mars.

Cette même figure indique la ligne d'horizon le 11 février à 6 heures du soir.

Vénus. — Pendant tout le mois de février, comme pendant le mois précédent, Vénus est étoile du soir. C'est-à-dire qu'elle se couche constamment après le soleil. L'intervalle va même en augmentant depuis le 1^{er}, où il est de 4^h 3^m.

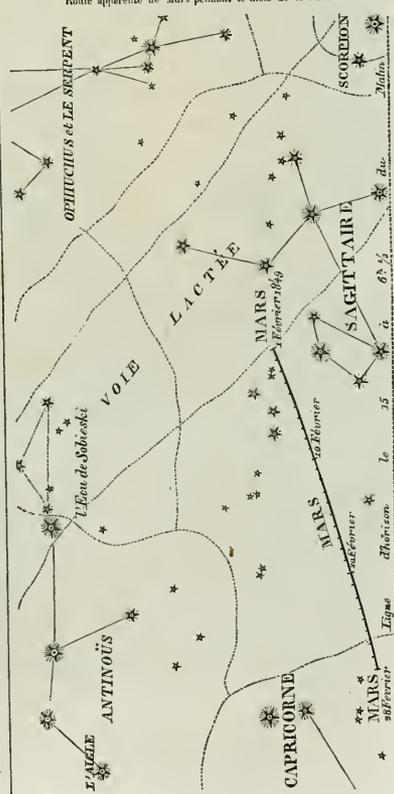
Route apparente de Vénus pendant le mois de février.



jusqu'au 28, où il atteint 4^h 22^m. Vénus se couche donc à 6^h 59^m le 1^{er}, et à 9^h 62^m le 28.

Le mouvement de cette planète est direct pendant tout le cours du mois. — Notre figure 3 indique la ligne d'horizon le 11 février à 7 heures du soir.

Route apparente de Mars pendant le mois de février.



Mars. — Il est, comme Vénus, étoile du matin pendant tout le mois de février. Il se lève à 5^h 52^m le 1^{er}, à 5^h 16^m

le 28, et perd, par conséquent, chaque jour, de l'avance qu'il a sur le soleil, mais très lentement. Son mouvement est direct.

Jupiter. — Jupiter passe environ la première moitié du mois dans la constellation du Lion et l'autre moitié dans la constellation du Cancer. Il se lève chaque jour plus tard. Ainsi, le 1^{er} février, l'heure de son lever est 5^h 13^m du soir ; elle est 3^h 10^m le 1^{er} mars. Le 1^{er} février, il se couche à 8 heures ; le 28, à 6^h 5^m. Il sera donc visible toute la nuit pendant le mois entier. Son mouvement est rétrograde.

Saturne. — Il ne quittera pas la constellation des Poissons, et ne sera visible que pendant une partie de la soirée, qui ira toujours en diminuant. Ainsi, après s'être couché à 8^h 31^m le 1^{er}, il se couche à 7^h 3^m le 28. Son mouvement est direct.

Uranus. — Il se couche à 10^h 39^m le 1^{er} février, et à 9^h 49^m le 28. L'espace de temps pendant lequel il est visible, chaque soir, va donc constamment en diminuant. Son mouvement est direct.

Neptune. — Cette planète a disparu dans les rayons du soleil ; elle ne rédeviendra visible que vers la fin de juin. Nous cesserons donc d'en parler jusqu'à cette époque.

Satellites de Jupiter.

Le nombre des éclipses de ces satellites visibles à Paris sera un peu moindre en février qu'en janvier, 15 au lieu de 19. Ce sont les émersions qui dominent : il y en a 12, savoir : 7 pour le premier satellite, 4 pour le second, et une pour le troisième. Il n'y a d'immersions que pour le premier, le second et le quatrième.

Les heures exactes de ces phénomènes sont données ci-après :

1 ^{er} SATELLITE.		2 ^e SATELLITE.		3 ^e SATELLITE.	
DAYS.	Heures.	DAYS.	Heures.	DAYS.	Heures.
	IMMERSION.		ÉMERSION.		ÉMERSION.
2	7 ^h 45 ^m 37 ^s soir.	10	2 ^h 20 ^m 5 ^s mat.	22	7 ^h 45 ^m 30 ^s soir.
	ÉMERSIONS.	17	4 ^h 56 ^m 59 ^s mat.		
8	5 ^h 26 ^m 12 ^s mat.	20	6 ^h 45 ^m 59 ^s soir.		4 ^e SATELLITE.
9	11 ^h 54 ^m 41 ^s soir.	27	8 ^h 52 ^m 57 ^s soir.		
11	6 ^h 23 ^m 40 ^s soir.		IMMERSION.		Heure.
17	1 ^h 48 ^m 41 ^s soir.	2	8 ^h 50 ^m 21 ^s soir.		
18	8 ^h 17 ^m 42 ^s soir.				IMMERSION.
24	3 ^h 42 ^m 49 ^s mat.			17	4 ^h 13 ^m 59 ^s mat.
25	10 ^h 41 ^m 22 ^s soir.				

Occultations d'étoiles par la lune. — Il n'y aura que trois phénomènes de ce genre visibles à Paris pendant le mois de février, savoir :

1^o Le 5, étoile 5^r de l'Écrevisse. Immersion à 9^h 59^m du soir, émerison à 10^h 34^m.

2^o Le 16, étoile 24^m du Scorpion. Immersion à 4^h 39^m du matin, émerison à 6^h 2^m.

3^o Le 27, étoile 85^m de la Baleine. Immersion à 7^h du soir, émerison à 7^h 35^m.

Dans la première et la troisième occultation, l'immersion se fera par le bord obscur de la lune et l'émerison par le bord éclairé ; le contraire aura lieu pour l'occultation du 16.

Modes de chambre.

Les bals particuliers, malheureusement trop peu nombreux par les temps d'agitation qui courent, ne nous ont point offert l'occasion de rechercher et de reproduire ces délicieuses toilettes dont les traditions, perdues depuis que

France que le bon goût peut disparaître ainsi tout-à-coup sans laisser de traces, nos informations particulières nous ont fait découvrir qu'il s'était réfugié dans les mystères de la vie intérieure, ou nous l'avons été surprendre pour démontrer les ressources que les femmes véritablement élégantes peuvent tirer des toilettes qu'elles portent nt chez elles.

Ontre les *cazavecka* ou *coins du feu* garnis en velours, recouvrant une robe pareillement garnie qui laisse passer de larges manchons de lingerie brodée ; entre les manteaux du matin à la *grand'mère* avec garnitures de dentelle ajustée sous un ruban froncé à la *vieille*, modes dont les formes sont suffisamment expliquées par notre gravure, nous indiquerons encore des corsages à basques sur des jupes en pareille étoffe. Ces basques, ouvertes par-devant comme les robes de chambre, forment le carré sur le corsage de colléte de la jupe dessous ; elles sont ou rondes, ou carrées par-devant, ou bien taillées ; quelques-unes offrent sur le côté des ouvertures et sont garnies, selon la couleur de l'étoffe, d'une dentelle blanche ou noire, suivant ces ouvertures, et surmontée de deux rangs espaces d'un velours très étroit. Une de ces robes de chambre à basques garnie de dentelle noire était en soie pompador fond gris de perle, brochée de bouquets de roses avec feuillage ; une autre en étoffe de soie changeante était simplement ouverte de chaque côté et garnie d'un petit volant décomposé.

Les manches de tous les pardessus de chambre, *cazavecka*, *coins* du feu, *varouses*, etc., quel que soit le nom qu'on leur donne, sont de formes très variées : les unes, assez courtes, sont couvertes de deux ou trois rangs de dentelle ; d'autres, plus longues et dépassant le coude, sont bordées d'engageantes en dentelle ; les manches les plus courtes sont toujours accompagnées de sous-manches blanches en mousseline ou en tulle presque justes au bras, couvertes

aussi de plusieurs rangs de dentelle superposés de manière que le dernier rang retombe jusque sur le haut de la main en manchettes à la Louis XIV.

Les jupons, chemisettes, cols, bonnets et tous les autres accessoires de lingerie, destinés à accompagner ces toilettes de chambre, sont toujours d'un grand luxe de broderie, surtout quand la robe qui les recouvre est ouverte soit par-devant, soit sur les côtés.

Les costumes des jeunes garçons offrent peu de variation dans la forme des vestes à basques, pantalons de drap et soutiers-guêtres, qu'ils continuent de porter. Quant aux petites filles, elles sont toujours les poupées animées de mamans trop heureuses de les voir près d'elles parées d'une robe de soie à la *puritaine*, sans autre ornement qu'un col, et des manchettes en broderie anglaise, d'une vareuse en velours bordée de petit-gris, et coiffées à la russe d'une natte posée en cercle sur des bandeaux parfaitement lissés.

La parfumerie, qui joue un si grand rôle dans les habitudes intérieures, abandonnée trop longtemps des préparateurs d'une ignorance dangereuse, est devenue presque une science, en harmonie avec les progrès de nos connaissances hygiéniques, dans les laboratoires des Houbigaut et des Chardin. Un des jeunes membres de cette dernière famille, qui entend en soutenir l'ancienne réputation, offre au public, sous la garantie de ce nom honorable, dans les magasins qu'il vient d'ouvrir rue des Petits-Champs, près de la place Vendôme, un assortiment des plus variés de parfumerie de toilette.

G. F.

Bulletin bibliographique.

Constitution de la République française, accompagnée de notes sommaires explicatives du texte et suivie de diverses pièces et de quelques discours prononcés dans la discussion du projet, par M. Dupin aîné. — Paris, Videcoq, 1849, in-18.

« J'ai voulu donner une édition de la Constitution, dit M. Dupin à la fin d'une introduction qu'il a mise en tête de son travail.

« Je n'ai pas prétendu faire un commentaire scientifique ; cela m'eût conduit trop loin et eût été sans utilité pour le but que je me proposais. J'ai seulement vu joindre au texte quelques notes dans lesquelles j'expose une manière de l'entendre et mes opinions particulières.

« Ces notes sont fort courtes. Elles ne sont pas destinées aux érudits, qui qu'il s'y trouve qu'à l'occasion un peu de latin ; mais j'ai tâché de leur donner assez de précision et de clarté pour les mettre à la portée d'un plus grand nombre de citoyens.

« Ils ont des droits politiques. Il est bon par conséquent qu'ils en connaissent l'étendue et la portée. Ils ont des *devoirs* à exercer, mais réciproquement des *dévoirs* à remplir. Pour cela, il est à propos qu'ils aient quelques notions générales du régime constitutionnel sous lequel ils sont destinés à vivre et auquel ils participent à présent par le suffrage universel.

« Ce petit volume de 250 pages, dont l'auteur a si bien exposé le but et indiqué l'utilité, ne contient pas seulement le texte annoté et commenté de la Constitution de 1848. L'appendice en forme à lui seul les trois quarts. Cet appendice se compose de tous les discours prononcés par M. Dupin dans la discussion de la Constitution au nom de la commission de Constitution, et des deux discours prononcés par MM. Dufrane et Moris André, sur la question du droit au travail.

Le Crédit, journal quotidien, politique, industriel et littéraire : 3 fr. par trimestre pour Paris, 5 fr. pour la banlieue, 6 fr. pour les départements. — Bureaux : rue Montmartre, 414.

Nous signalons cette feuille pour son prix, qui est, assurément, le dernier mot du bon marché. Nous ne lui ferions pourtant pas crédit de notre recommandation, s'il ne jouissait à ce mérite celui d'être un des mieux rédigés et des mieux informés des journaux de Paris. Les noms de MM. Enfantin, de Charles Duvivier, de Gustave d'Elchthal, illustres débris du saint-simonisme, transformés aujourd'hui au creuset de l'âge et de l'expérience, prêtent à cette feuille un air d'intérêt qui commencent par la curiosité et qui aboutit à la satisfaction de l'esprit et du bon sens sur toutes les questions de la philosophie, de la politique et des affaires.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Pes ennemis mortels ne s'abandonnent qu'en tremblant.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n^o 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordinaire Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de Messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PALMIS.

certaines hôtels ont cessé de s'ouvrir, ne paraissent pas devoir se retrouver de longtemps dans les salons des réceptions officielles de la présidence et de la préfecture, qui nous ont suffisamment prouvé que c'est principalement dans le royaume de la mode qu'il y a beaucoup d'appelées et peu d'élus.

Pendant, comme ce n'est pas d'un pays tel que la